

Cadet

Ce petit roman écrit en wallon liégeois par

Jean LEJEUNE

**racontant les aventures d'un lièvre facétieux
aux abords de Fayenbois (Jupille-sur-Meuse)**

est présenté ici dans sa traduction française.





Jean LEJEUNE

« CADET »

Roman suivi de cinq nouvelles

(Royâ, Bayârd, Cwèrnou, Mustatchî et Gozî d'ôr)

a été publié en 1921 par l'Imprimerie Pierre Martino à Seraing.

Il a été réédité en tête de l'ouvrage intitulé « **Avâ trîhes èt bwès** »

(istwères so lès bièsses an prôse walone)

par les Éditions Halleux, rue Lulay, 11, à Liège en 1936

mais n'a été achevé que le 15 février 1948,

après la mort de l'auteur (1945).

Cette traduction française a été réalisée par le site

« www.eglise-romane-tohogne.be »

et mise en ligne en février 2023.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS

Cadet

Ce petit roman écrit en wallon liégeois par

Jean LEJEUNE

**racontant les aventures d'un lièvre facétieux
aux abords de Fayenbois (Jupille-sur-Meuse)**

est présenté ici dans sa traduction française.

Illustrations de Joseph DELFOSSE

PRÉFACE *(originelle)*

Faire parler, agir et penser les animaux, fut de bonne heure et partout une ambition de l'écrivain, qu'il voulût, satirique ou fabuliste, morigéner l'homme ou simplement nous faire apprécier sa fantaisie ou sa virtuosité.

Mais combien cette préoccupation l'égara, le détourna du chemin de la nature et de la vérité ! Quels animaux conventionnels, livresques, et dans quel cadre inexact, vague ou quelconque, nous furent ainsi présentés !

Est-ce aussi le sort de Cadet, le lièvre roux du bois de Nagueústér ? Oh que non ! Comme celui-là est vrai, vivant, authentique, observé ! Que voilà bien un lièvre de chez nous, un lièvre que le chasseur ou le braconnier a vu naître, pour ainsi dire, et grandir et vivre enfin de sa vie libre et mouvementée, dans les endroits familiers et les sites précis de sa terre natale ! Tout ce qu'il décrit, tout ce qu'il raconte, le narrateur, disons plus exactement le poète, l'a vu souvent et de près, observé minutieusement de son regard aigu et sympathique : ces champs, ces prés, ces bois, ces lieux divers où il promène ou plutôt où le promène son insaisissable lièvre, il les a cent fois parcourus et contemplés : il y a vu au long des années, les saisons y semer à tour de rôle la neige, les fleurs, les épis, la verdure, en modifier à l'infini les couleurs et la physionomie ; cent fois, il a regardé couler, écouté murmurer ce délicieux *rêv de Cœuré* dont il dit si bien la poésie et la successive beauté ! Cet arbre, il l'a regardé bourgeonner à chaque printemps, et chaque été il a suivi la naissance et les progrès de cette nichée qu'il abrite.

Dans ces cadres animés, il a regardé vivre la faune multiple qui s'y agit ; il a noté les gestes familiers de nos bêtes agrestes, leurs instincts, leurs mœurs et je dirai presque leurs pensées. Car son Cadet pense si naturellement, il le fait si bien comme nous sentons qu'il doit le faire, et ainsi seulement, s'il nous décrit les paysages changeants et successifs où il passe ses jours et ses nuits, c'est si bien de son point de vue d'animal, que notre illusion est complète et soutenue. Cadet arrive à nous intéresser, à nous passionner, par ses aventures palpitantes, autant qu'un être qui pense vraiment. On sent que le narrateur y a versé toute l'expérience, et les multiples ruses et les souvenirs émouvants d'un vieux chasseur ou plutôt d'un braconnier consommé : récit habilement conduit, abondance et précision des détails, tout concourt à la vraisemblance et à l'illusion. Quelle vie, quelle réalité ! Il n'y a ici que des choses vues, regardées et observées, et si bien observées, avec tant d'exactitude, tant de patience et de science, tant de sympathie surtout, tant d'âme et tant de poésie !

Comme il faut aimer son coin de terre, comme il faut y être enraciné profondément pour le décrire ainsi, et nous le faire voir si beau, si vivant, si touchant !

Et comme aussi l'on doit connaître et chérir la langue savoureuse qu'on y parle pour narrer et décrire en ce style si habilement ou si instinctivement dosé de réalisme et de poésie, avec des comparaisons si colorées ou si expressives, avec des mots si exacts, si pleins de couleur ou de relief, si bien du terroir surtout, si sévèrement triés et maniés, disposés, groupés avec tant de souci du mouvement, de l'élégance et de l'harmonie !

Maint écrivain français se glorifierait de posséder au même degré que l'ingénieur biographe de Cadet, cette observation si exacte et sympathique de la nature, cet art d'en peindre les aspects et d'exprimer en un langage aussi heureux, sa tendresse et son admiration pour la terre natale et tout ce qu'elle enferme en son cadre familial.

AUG. DOUTREPONT

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

JEAN LEJEUNE (Jupille-sur-Meuse 4-9-1875 - Izier 18-1-1945)

Jean Lejeune fut un walloniste d'un rare mérite. Pendant le premier quart du XX^e siècle, cet autodidacte, passionné pour le dialecte et le passé de sa région, apporta un concours actif et désintéressé aux travaux de la Société de Littérature wallonne.

La trentaine de pièces de théâtre qu'il signa seul ou en collaboration avec Edmond Jacquemotte et qui s'inspirent souvent de la vie rurale, lui aurait valu une place honorable dans la littérature dialectale s'il ne s'était imposé avant tout comme un maître de la prose wallonne. Son roman du lièvre, « Cadet » (1921), est un chef-d'œuvre du double point de vue de l'observation de la vie des bêtes et de la langue, musclée, saine, délectable. Lejeune a poursuivi sur sa lancée avec « Avâ trîbes èt bwès » (« Par friches et bois »), une suite d'histoires d'animaux qui parut après la mort de l'auteur, en 1948. Ces récits de plein air s'animent du même frémissement de la nature secrète et profonde. Ajoutons que Jean Lejeune retient sans effort l'attention du lecteur.

Jean Lejeune sera très tôt un marcheur infatigable; au cours de ses longues balades, il note sur le vif des observations botaniques, zoologiques, ornithologiques qui enrichiront ses contes et récits.

Il devient comptable aux chaudronneries Piedbœuf puis à l'usine Cuivre et Zinc.

Il se marie avec Thérèse Dogniez (1882-1929). Ils font bâtir la maison familiale au Rodji-Thier à Jupille et auront deux enfants : Thérèse (1906-2001) et Victor (1912-1993) (1).

Déjà en 1900, il consacre une large partie de son activité et de ses loisirs à dresser l'inventaire toponymique des communes ressortissantes aux anciennes cours de justice, Herve, Seraing, Sprimont; le Bulletin de la Société de Littérature wallonne publiera les toponymies de Fléron, Juprelle, Beaufays, Ayeneux et Magnée.

Cruellement frappé par le décès de son épouse, il quitte Jupille pour Bomal s/O. comme pensionnaire parmi la famille Vincent; ensuite, il rejoint la famille Philippe-Fiasse à Izier. Là-bas, il relève des observations ornithologiques en tant que délégué de l'Institut Royal des Sciences Naturelles pour la province de Luxembourg (revue « Le Gerfaut »). Il le fera jusqu'au soir de sa vie.

Jean Lejeune, dont on serait tenté de dire un peu bâativement qu'il est notre Louis Pergaud wallon, va en fait bien au-delà de la curiosité propre au romancier des mœurs animales. Le destin du célèbre lièvre roux de Nagueuster, qui constitue l'intrigue, en péripéties assemblées,

de son petit roman *Cadet* (Seraing, 1921), ne cesse d'être intégré à une évocation de la nature où on le voit se définir en accord ou en opposition avec d'autres forces de la vie, physiques, végétales, animales ou humaines. Dès lors, c'est un ravissement de suivre le narrateur dans le détail de son observation : rien ne lui échappe et tout l'émeut. Sa sensibilité à l'affût, dans son éventail le plus large, son sens des visages saisonniers de la forêt, ses qualités de paysagiste lui font écrire de véritables pages d'anthologie relevant d'un délicat impressionnisme. Il faudrait pouvoir faire goûter ici le suc de cette langue drue, opulente sans lourdeur, incisive sans bavures, l'harmonieuse cadence de sa démarche et cette sorte de plaisir suave qu'on y surprend, de la part de l'auteur, à la sertir de vocables gonflés d'une sève printanière. Toutes ces qualités se retrouvent dans les vingt-deux contes ou nouvelles qui forment, avec *Cadet* d'ailleurs (très opportunément repris) la matière d'un beau volume « *Avâ trîbes èt bwès* » (« *Par friches et bois* », mis sous presse en 1946, paru en 1948 à Liège, éd. Halleux). Le petit monde de Jean Lejeune a élargi son cercle au point de constituer une galerie de portraits qui va de l'épervier Roya au moineau friquet Tchawteû, en passant par le chat sauvage Nian'tirêsse, etc. Ainsi s'ajoute au charme de l'aventure particulière l'agrément d'une variété qui fait ressortir davantage encore la richesse du registre linguistique de cet interprète de la vie animale au pays d'Ourthe et Amblève.

La biographie de *Cadet* s'ouvre de façon dramatique sur une blessure heureusement peu grave que lui vaut la maladresse d'un chasseur et c'est pendant son repos forcé un retour vers sa naissance et ses premiers pas jusqu'au moment où il délaisse le lait maternel pour le trèfle, les chicorées et les savoureux laitérons. Quelle bonne vie alors en pleine nature avec des émerveillements et des surprises, des étourderies et des imprudences jusqu'au jour où il rencontre le bon mentor, le vieux lièvre Marlou ! Celui-ci veut laisser après lui un disciple capable de continuer à faire bisquer les braconniers, narguer les chasseurs, tirer la langue aux renards et il lui récite la longue litanie de leurs ennemis avec tous les pièges et mauvais tours de leur façon, sans oublier la gaillarde légende où des lapins firent subir à Tondou et Pelé de si horribles amputations que depuis on ne voit plus un seul lièvre là où il y a des lapins. *Cadet* profite de ces leçons ; vainement le fermier Bêvîr et le garde Dênis s'acharneront à sa poursuite ; en « vraie macrale » qu'il est, il échappera encore aux chiens du baron de Dohémont, aux collets du bouilleur Pantcho, voire aux ruses de Dam'zèle Difilèye, et de messire Mâdrê, le renard de Clerbois. Il passe ainsi, comme un seigneur dans ses terres, de longs mois d'une existence large et plantureuse quand, aux premiers jours de la chasse, blessé à l'une de ses pattes de devant, il meurt après avoir jeté un long regard sur sa vie.

Textes extraits de :

- *Anthologie de la littérature de Wallonie*, par Maurice PIRON - Pierre Mardaga, éditeur - 1979.
- *Biographie de Jean Lejeune*, par la Commission d'Histoire locale de Jupille (C.H.L.).
- *Encyclopédie « La Wallonie », Le Pays et les Hommes, tome 3*, sous la direction d'Hervé HASQUIN, Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON - La Renaissance du Livre - 1979.
- « *La Vie wallonne* », revue mensuelle illustrée, par O. PECQUEUR - Liège - 1921.

(1) Thérèse LEJEUNE épousera Charles PETITJEAN. Ils auront deux enfants : Thérèse et Lisette. Victor LEJEUNE épousera Marie-Jeanne RENSON. Ils auront un fils : Nicolas. Ces trois petits-enfants de l'auteur sont toujours en vie et ont généreusement accepté que cette traduction soit publiée. Qu'ils en soient remerciés !

AVANT-PROPOS

Pourquoi traduire en français ce remarquable roman animatier écrit en wallon liégeois il y a plus de 90 ans par Jean Lejeune de Jupille-sur-Meuse ?

À notre connaissance, personne ne s'est attaqué à ce projet. Ceux qui en ont eu l'idée ont peut-être ressenti la difficulté de cette entreprise. Il faut savoir que le texte est truffé de termes méconnus ou rarement utilisés et bien des expressions, sans doute couramment employées jadis dans la région de Jupille, sont à présent tombées dans l'oubli, et c'est parfois à grand renfort de dictionnaires qu'on arrive à retrouver leur sens caché.

Un constat apparaît clairement : les personnes aptes à lire le wallon se font bien rares. Et après avoir lu une page ou deux de ces récits forestiers, qui demandent une attention soutenue, l'esprit fatigue vite et le vocabulaire si riche et si pointu désoriente le lecteur le plus averti.

Ce roman, considéré lors de sa première publication, comme un véritable chef-d'œuvre, est à présent réservé à de rares spécialistes et n'est plus accessible aux personnes de notre contrée, peut-être passionnés par cette littérature, mais dans l'incapacité d'encore comprendre ou parler le wallon, a fortiori à le lire.

Il m'a semblé qu'une traduction de « Cadèt », le lièvre roux de Nagueuster, serait de nature à intéresser quelques régionaux passionnés par la Nature, les friches, les bois et par les animaux qui les peuplent. Alors que je ne suis guère un spécialiste du wallon liégeois, je me suis attaché avec passion, sans doute de manière téméraire, à cette tâche. Vous aurez compris que cette traduction est loin d'être parfaite, aussi je réclame votre indulgence.

J'aime à penser que vous trouverez du plaisir à lire ce roman de chez nous « pas comme les autres », émaillé qu'il est du génie de son auteur, Jean Lejeune, fin observateur, maître dans l'art de susciter l'intérêt.

Mes vifs remerciements vont à M^{me} Ida Detilleux-Jacquemin de Jupille qui m'a encouragé à mener à bien cette traduction et qui a établi le contact avec les descendants de l'auteur — que nous remercions également de tout cœur — pour obtenir la permission d'éditer. Son rôle ne s'est pas arrêté là : elle a entrepris une relecture plus que méticuleuse de la traduction et peu de choses ont pu lui échapper.

Belle découverte !

François Bellin

CADET

Il avait dormi les yeux ouverts, comme s'il eût craint que ses oreilles mobiles de vieux chemineau forestier ne pussent suffire à explorer les bruits de la campagne...

Louis PERGAUD, « *De Goupil à Margot* ».

I.

Hors de lui, l'oreille haute, les pattes souillées par de l'argile, à partir des ongles jusqu'aux mollets, et les poils de la panse éclaboussés de sang, le lièvre roux du bois de *Naguehstêr* fit une pause durant un court moment ; ensuite, il se rua dans la parcelle aux pommes de terre, se glissa dans une ligne entre les légumes où le feuillage des tiges faisaient parapluie et là, bien caché, il se coucha dans la moiteur de la terre pour lécher la plaie que les plombs de de Bouhémont, le chasseur, lui avaient fait.

Il venait d'accomplir une sacrée randonnée !

Que de chemin il avait parcouru ! Il y avait pour le moins un tout gros quart d'heure qu'on l'avait fait décamper de son gîte et qu'il fonçait par-dessus les sillons des labourés pour entrer dans les champs de trèfle, de là traverser des éteules, foncer à nouveau dans la luzerne, rentrer dans les prés, sauter les sentiers, faire des bonds au-delà du vieux chemin de terre, rentrer dans le bois, pour, avec précaution, regagner la campagne, la parcourir de-ci de-là, zigzaguer, maltraiter le gazon, virevolter et enfin se blottir sous les plants des pommes de terre.

Une fois cachée à sa manière, la bête avait relevé une patte avant, qu'elle maintenait au niveau de sa tête ; mais le pauvre membre, tout meurtri, criblé de plombs, pendait comme un chiffon et oscillait à chaque coup de langue, pareil à une cloche qu'on ébranle.

Tout doucement, Cadet s'étira au maximum sur des plantes fraîches de mou-ron blanc et cela le soulagea un peu ; alors, prenant son temps, d'un geste de la tête qui faisait penser à un bonjour, il se mit à lécher le sang coagulé devenu noir autour du membre brûlé jusqu'à l'os, car le coup de fusil, tiré de trop près, avait fait mouche.

La blessure, qui tantôt endormait la patte, le faisait souffrir à présent comme

si on lui avait enfoncé un fer rouge dans la plaie, au point que le gosier du pauvre Cadet devenait sec comme un four que sa langue raclait, pareille à une rappe.

Comme il aurait bien voulu boire pour se remettre un peu. Combien il se souhaitait dans le courtil de la ferme de *Nagueûstêr*, là où les feuilles de chou étaient comparables aux pas des chevaux qui gardent parfois trois jours durant dans leurs creux, l'eau et les perles claires des fortes rosées de mai !

Aller boire à la fontaine *Al Tabé*, il ne fallait pas y penser ; il avait déjà dû tant trotter et serpenter pour semer César qui le poursuivait comme son ombre. Et à présent qu'il avait perdu sa trace, Cadet se serait laissé mourir plutôt que de risquer d'entendre aboyer ce chien et ensuite le coup de tonnerre tout près de lui.

Le soleil était déjà bien haut dans le ciel et de son haleine chaude il respirait le restant de l'humidité que les nuits frisquettes du mois d'août sèment parmi les champs de pommes de terre et de betteraves. Couché, le pauvre lièvre sentait les rejets qui perçaient les rangées de plants de pommes de terre et cette douce chaleur qui lui tombait sur les reins, plutôt que de le faire sommeiller comme avant, lui donnait une soif à lui brûler les boyaux.

Cadet voulut se mettre sur son arrière-train, mais la douleur le tint cloué sur place, pareil à une enclume. Sa patte, raide comme un piquet, était endolorie et refusait de manœuvrer. Il fallait cependant qu'il fasse passer cette mauvaise soif qui le faisait tant souffrir et, faisant un effort, il pointa la tête au-dessus des plants qui le cachaient.

Hors d'une ligne de légumes, à côté, un grand et haut laiteron penchait la tête ; notre poilu se traîna à ses côtés à « cloche-patte » et, pour ne pas être repéré, croqua la tige au pied de la plante et commença à se nourrir. Le laiteron, rempli de lait, lui fit un instant oublier son calvaire et, après avoir avalé sa dernière goulée, il se sentit tout autre et bien ragaillard.

La quiétude de la campagne acheva de mettre Cadet plus à l'aise ; doucement, il alla s'étendre sous l'abri des plants de pommes de terre, là où il était tantôt, et à cet endroit le lièvre roux de *Nagueûstêr* entrevit de belles et douces visions ; il eut des souvenirs de toutes sortes, se rappelant des moments de folie, de joie, ainsi que des journées d'embarras et de frayeur, des journées où la peur l'avait fait trembler.

II.

Au bois de *Noûve-Coûr*, un gros et vilain buisson de ronces a grandi sur roches et il a enfoncé ses racines dans un maigre lit d'argile, un lit d'à peine trois doigts

d'épaisseur.

Au milieu des broussailles, une vieille hase y a fait son gîte ; des feuilles séchées qu'elle a rassemblées, des poils à elle qu'elle s'est arrachés à goulées, recouvrent la nuit deux jeunes lièvres, ceux de sa dernière portée.

L'un est gris ; l'autre roux et ce dernier qui est plus maigrelet que son frère, est pourtant plus glouton. C'est le gâté poison de sa mère ; quand elle rentre à l'aurore, les mamelles débordant de lait, elle appelle Cadet, son dernier-né qui, sortant du refuge, surgit au plus vite au bord du buisson pour venir téter goulument à en devenir pansu comme un hérisson. Plus d'une fois même, il mit pratiquement sa maman à sec, ce qui explique que le gris maigrit à vue d'œil alors que le rouquin devint obèse. C'est le plus ancien souvenir de Cadet, le lièvre roux de *Nagueûstér*.

Maintenant, il se remémore fort bien sa vie. Il se revoit, risquant une promenade autour du buisson de ronces d'abord, puis jusqu'à l'orée du bois, au clair de lune, et cela malgré l'interdiction et les prêches que sa mère lui faisait avant de le quitter, à la vesprée.

Que le jeune trèfle était tendre et les chicorées ragoutantes !

Mais, comme il s'en retournait précipitamment quand un nuage passait devant la pleine lune et qu'il laissait glisser sur les champs son ombre noire qui donnait l'impression de le poursuivre !

Puis Cadet se revoit, devenu plus fort, quand, en compagnie de son frère, ils se renversaient sur la hase à son retour et pour mieux téter à leur manière. À l'âge nécessaire pour commencer et finir une lune, leurs dents qui pointaient comme des aiguilles faisaient déjà tant de mal à la vieille, qu'elle les grattait et les mordait en se redressant et en les réprimandant. Cadet se faisait alors tout petit, rétractait ses oreilles et aurait cligné des yeux s'il avait pu, histoire de ne pas voir pleuvoir les coups. Alors, les sentiments de la mère refaisaient surface ; elle se recouchait d'elle-même, ouvrait largement ses pattes, elle les tenait embrassés, comme une personne. Les jeunes reconnaient la tête sur la panse de leur mère ; au moindre mouvement de celle-ci, ils s'arrêtaient défranchis pour reprendre de plus belle jusqu'au moment où la hase, mordue à sang, les écartait.

Ayant un peu pris de l'âge, Cadet se revoyait suivant sa mère qui ne l'obligeait plus à demeurer au gîte ; au contraire, elle l'attirait plutôt à la lisière, entre la haie de cognassiers et la terre ensemencée en mars, là où il se faisait péter à manger de jeunes grains.

La vieille cherchait alors à sevrer Cadet et ce n'était que quand il la sollicitait trop qu'elle le laissait téter quelques fois pour lui faire passer son envie. Plus tard,

il se passa un long moment durant lequel il ne sut plus l'approcher ; c'est que, en ce temps-là, Panslu, le maître lièvre des *Pièz'roués*, était venu rôder autour de la hase. Elle s'en allait parfois des heures durant, abandonnant ses jeunes qui se nourrissaient par eux-mêmes et jouaient à cache-cache, pareils à de jeunes chats.

La lune suivante, ils furent tellement gourmandés et on leur arracha tant de poils quand ils voulurent encore connaître le goût d'une gorgée, que Cadet et son frère ne revinrent plus. La vieille, qui circulait la nuit entière, se chamailla et les malmena tant pendant la journée, que nos deux jeunets convinrent entre eux d'abandonner le hallier du bois de *Noûve-Côur*. Et, oubliant le peu d'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, ils firent comme les oiseaux prêts à quitter le nid, comme toutes les bêtes lorsqu'elles savent trouver leur voie par elles-mêmes : ils se quittèrent pour peut-être ne jamais se revoir ! Et à la nuitée, le rouquin et son gris frère se séparèrent.

III.

Cadet avait ses cinq sens en éveil et il se demandait quelle direction prendre.



De plus, c'était par une nuit sans lune et sans étoiles, une nuit aussi noire que le fond d'un terrier ; entre-temps, le vent, qui soufflait en diable, faisait grand bruit dans les arbres, dans les épis de seigle, dans les haies, partout.

Pour sortir du bois, le pauvre lièvre avait couru, bondi, sauté côté soleil levant et voilà qu'à présent, perdu et isolé, il tremblait comme une feuille et il n'osait plus avancer ni reculer. Et pour comble, un grondement, comme il n'en avait jamais entendu et qui lui provoqua l'effroi dans tout son corps, se fit entendre au loin, et la pluie, une chaude pluie d'été, commença à tomber à grosses gouttes. Des traits de feu, que notre lièvre prit pour des lucioles qui volaient, éclaboussaient le ciel, et un craquement, supérieur à celui d'un chêne qu'on abat, déchira la terre.

À ce moment, la bête dressa les oreilles bien droites ; ensuite, elles se croisèrent et se recroisèrent, pareilles aux couteaux d'une cisaille de haie qu'on ferme et qu'on ouvre : ses yeux, deux yeux ronds comme de grosses billes de verre, commencèrent à reluire comme un miroir ; le lièvre fit le geste de s'accroupir et ses pattes arrière, comparables à des ressorts, le projetèrent en avant.

Après le premier bond s'ensuivit un second et après celui-ci de multiples autres à n'en plus finir. Le bruit que le jeune lièvre provoquait en s'échappant ne faisait qu'accroître la peur qui le possédait ; plus rien n'aurait pu l'arrêter, ni haie, ni buisson, ni fontaine, ni rien. Il fonçait outre de tout, dans tout, étonné lui-même d'une force et d'une endurance qu'il ne soupçonnait pas.

Au beau milieu d'un champ de froment, il s'embarassa dans la paille que l'orage avait versée jusqu'au pied ; notre lièvre fit trois quatre cumulets qui le rendirent si étourdi que sa tête heurta la terre quand il se releva. Cadet, qui ne s'était arrêté qu'un bref instant, sentit alors qu'il était au bout du rouleau, fatigué, harassé et tout à fait hors d'état de recommencer une course pareille. Il se coucha, bien essoufflé, les yeux sortant de leur orbite, la langue pendante et la panse qui haletait comme un soufflet de forge. Quand il eut repris son souffle, il se releva, entra dans une touffe isolée, là où les épis de froment lui semblaient les plus hauts, louvoya quelque peu, leva la narine et huma l'air, puis la baissa pour respirer la terre comme s'il avait pressenti un nouveau danger.

Il ne sentit ni l'odeur de renard, ni celle de chien, ni celle de fouine ; alors il s'affaissa.

Il ne pleuvait plus ; l'orage était parti ailleurs ; à certains endroits, les étoiles commençaient à scintiller. Le vent était tombé et le tonnerre s'éloigna, si loin qu'il sentit bien qu'il n'était plus en danger.

Quelqu'un qui était content, c'était Cadet, qui s'endormit les yeux grands ouverts, pour imiter sa mère et son frère au bois de *Noûve-Coûr*.

IV.

Il se réveilla un long laps de temps avant le lever du jour. Les étoiles ne cli-gnotaient plus que faiblement et s'éteignaient ça et là, l'une après l'autre. Entre bise et vent, le ciel revêtait une couleur un peu plus blanchâtre qu'ailleurs et Cadet en déduisit que le soleil se lèverait du côté des tiers.

La chaleur de la bête avait pris l'humidité de la terre un peu tout autour d'elle et, au bord des endroits secs, une légère vapeur s'échappait, rendant la tache encore plus large.

Cadet s'étendit de tout son long, se faisant fort grand, renifla l'air, remua pattes et oreilles, et des gouttes de l'orage, qui s'étaient attardées aux épis de froment, tombèrent sur lui ; alors il se secoua, ce qui fit pleuvoir une multitude de perles sur ses reins. Mais notre jeune lièvre avait déjà le poil remis en place comme un vieux, aussi les perles glissèrent sur son échine, comme les petits plombs tirés de face glissent sur le plumage du corbeau.

Avec une prévenance de petite demoiselle qui a peur d'abîmer ses bottines, Cadet se hissa hors de la touffe de froment et vint se positionner dans le cercle de blé que la pluie avait versé. Là, assis sur son derrière, il scruta au plus loin qu'il pouvait, mais le grain, déjà haut, l'empêchait de bien voir de l'autre côté.

Si ses yeux ne purent trouer l'épaisseur des milliers de fétus, néanmoins son nez lui signala qu'il y avait un repas consistant qui l'attendait là derrière, car le vent lui apportait une senteur, un effluve qu'il ne connaissait pas encore, mais qui odorait extrêmement bon. Il se laissa retomber sur ses pattes avant et, par petits bonds, sans se précipiter, il arriva à deux pas de la lisière de la terre au froment, où, avant d'en sortir, il admira le panorama qui s'offrait à lui.

C'était une très grande étendue de campagne couverte par une jeune verdure, remplie de force, d'un beau vert, mouchetée ça et là d'une plante de moutarde blanche qui possédait de hautes tiges. À côté, des plants de pommes de terre, déjà buttés, conduisaient leurs lignes bien droites, d'un vert foncé, que la pluie de la nuit dernière avait fait verser à certains endroits ; entre deux lignes, on entrevoyait la terre noire et tellement battue des intempéries qu'elle apparaissait fine et émietlée comme du tabac à priser. Une parcelle de betteraves tendait ses feuilles rosées comparables à de larges oreilles et dessus les gouttes de pluie brillaient tellement qu'on aurait dit des pierres précieuses. Sur la gauche, entre une barrière faite de pieux et de fils de fer barbelés, un pré quasi tout pelé était moucheté de lignes noires qui ressemblait à des croissants de lune, et Cadet ne put y reconnaître les bouses qu'on avait épandues sur le gazon. Il ne put comprendre non plus ce qu'il en était de ces gros placards noirs, rouges, blancs ou bigarrés

qui jouxtaient des bêtes qui dormaient sous les arbres. À côté du pré rasé par les vaches, il y en avait un autre où l'herbe avait grandi à foin et où la moutarde des champs formait des taches jaunes comme du fil d'or. Les bâtons d'oseille déjà en semences ressemblaient là-dedans à des coups de brosse à badigeonner, bruns et rouges.

Notre lièvre avança résolument au bord du grain et tomba presque en pâmoison en constatant qu'il se trouvait à proximité d'une terre à fourrage, celui qui sûrement lui apportait une bouffée si fine et si enjôleuse ; c'était comparable à du trèfle, avec une feuille dentelée et un peu ridée, qui portait des fleurs presque identiques à celles des violettes du bois de *Noûve-Coûr*.

Il se souvint que sa mère lui avait souvent parlé de trèfle et il se convainquit que c'en était.

Un petit rameau penchait précisément de son côté ; Cadet le goûta lentement et le trouva si appétissant, qu'en un instant il le mangea entièrement. Il se pourlécha, passa une patte sur ses moustaches comme pour s'essuyer et faillit loucher de contentement.

Au même moment, le soleil, tout rouge, apparaissait à travers la crête du grand et rustre talus qui s'étalait là au cœur du pays et le jeunet, qui avait passé la nuit dans les blés, commença à chanter, histoire de lui faire une révérence ; venant des ménages qu'on apercevait là au fond du village, on entendit des chants de coqs qui répondirent ; le merle débita trois fois de suite le refrain de la saison des cerises ; le pivert rit aux éclats comme une jument qui hennit et vint s'adosser contre le tronc d'un saule, où il percuta l'écorce pour faire sortir les fourmis ; l'alouette quitta la terre pour s'envoler en faisant roulades sur roulades ; dans le peuplier du pré, tout au sommet, un merle siffla le vrai chant du bois ; les bourdons et les abeilles s'abattirent sur les fleurs de luzerne ; les papillons, eux, vinrent les embrasser tour à tour ; les hirondelles en chuchotant firent la chasse aux moucheron ; les araignées tissèrent leur toile entre les fils métalliques des clôtures ; chaque herbe brilla à la pointe et une brume sortit de la vallée de la Meuse.

Cadet, ivre de bonheur devant un tel tableau, se jeta dans un bosquet d'herbe, où il s'enfonça et il disparut aux regards.

V.

S'en donna-t-il à cœur joie ? La question ne se pose même pas.

Déjà le soleil avait effectué le quart de son parcours, quand le lièvre, rond comme un tonneau, la panse traînant dans la moiteur, attrapait encore des goulées

à gauche et à droite, ne se décidant pas à quitter cette luzerne revigorante. Il lui semblait qu'il ne s'en fatiguerait que quand il serait prêt à péter.

Ce fut un festin qu'il ne pouvait oublier. Aussi, se promit-il de rechercher souvent pareille aubaine.

Et dire qu'il avait trois lunes d'âge et que, au grand jamais jusqu'à présent, il n'avait goûté ce fourrage-là !...

Il avait jeûné la nuit dernière ; mais, il n'y a aucun doute, il ne perdait rien à attendre.

Il n'avait guère été futé, semble-t-il, en restant pendu jusqu'à hier aux mamelles de sa mère, reconnaissant néanmoins que la nourriture tendre comme la rosée, douce comme du miel, était abondante, regorgeait de tous côtés, qu'il n'avait qu'à tourner la tête pour se repaître de trente-six sortes de bonnes choses.

Qu'il avait été stupide de ne pas comprendre plus tôt qu'il pouvait être maître de ses libertés ; la liberté de pouvoir se rendre là où il avait envie, sans chaque fois avoir une vieille hase à ses côtés pour lui faire par ses prêches une tête aussi maboule qu'une lampe à huile. Comme si les sermons n'étaient pas des extravagances de lièvre !

La liberté de ne plus faire tous ces cercles, ces crochets ; de passer et repasser à la même place pour qu'on perde la trace de son passage, cela histoire de ruser avec le chien et le renard, comme si le renard et le chien n'avaient rien d'autre à penser qu'à se focaliser sur les lièvres !

La liberté !...

Mais à ce propos, Cadet eut soudainement le caquet rabattu et s'arrêta de critiquer les conseils d'une mère : tout grelottant, il retint son haleine et écouta.

Il ne se trompait pas ; il avait bien entendu : un bruit annonçait le tremblement de la terre, un bruit qui se faisait entendre, toujours plus précis, toujours plus puissant, croissant de minute en minute et il lui sembla que lui-même vacillait malgré qu'il était blotti dans la verdure comme les perdrix quand elles couvent.

Pointant ses oreilles pour percevoir d'où venait le danger et pour connaître de quel côté il devait déguerpir, voilà que notre Cadet vit avec étonnement une bête pour le moins aussi haute qu'un gros buisson de noisetier, une bête d'un noir rougeâtre qui traînait derrière elle un machin que le lièvre imagina être un morceau de rocher pourvu de deux grands disques qui tournaient autour. À côté, une autre bête bien plus petite et toute fluette marchait sur deux pattes et donnait l'impression de conduire la grosse à la laisse, tout en s'égosillant dessus. À côté d'eux, une troisième que Cadet connaissait bien, un chien, un chien poilu, sautait

vers la tête de la grosse bête et cherchait à câliner l'autre.

Et quand le fermier, accompagné de son cheval tirant un tombereau, parvint à un jet de pierre de Cadet, sa peur devint si forte qu'il s'échappa de l'autre côté, comme un dératé. Le chien, qui l'avait flairé, se jeta à ses trousses en aboyant comme un enragé : mais c'était une vieille femelle de berger qui n'était guère de taille à rejoindre notre coureur, et le lièvre était tellement supérieur à la course que bien vite il fut hors de danger.

N'entendant plus aucune poursuite derrière lui, Cadet s'arrêta, fit claquer ses oreilles, la tête raide comme un piquet, sans bouger, là où deux yeux ronds scintillaient comme des morceaux de bouteilles au soleil.

Une touffe d'orties blanches croissait à proximité contre une haie, constituant une tache plus claire sur les feuilles d'aubépine. Pour ne pas qu'on remarque la moindre empreinte battue dans les herbes, ce qui aurait pu compromettre son gîte, Cadet évita tout contact en se frayant passage ; il s'affala, ramenant ses pattes arrière près de sa panse et ses pattes avant sous lui, puis ses oreilles se rabattirent sur ses reins.

Il eut alors tout le loisir de se remémorer l'épisode chahuté qu'il venait de vivre et il se souvint des conseils donnés par la vieille hase qui n'étaient pas si dénués d'intérêt qu'il avait cru il y a peu encore. Il comprit ainsi que l'existence pouvait être parsemée par plus d'épines que de roses et, après avoir bien tout pesé et repesé, il reconnut que, pour les lièvres, la nuit était faite pour aller et venir et le jour pour se cacher.

VI.

Quand le soleil fut couché, un vent sifflant s'éleva, si frais qu'il réveilla Cadet, qui s'étonna de s'être endormi.

Nonchalant, il se hissa hors de son gîte, observa et écouta. Les feuilles de la haie frémissaient doucement sur leurs rameaux, puis claquaient subitement plus fort au fur et à mesure que le tourbillon s'activait. Le ciel s'étoilait de partout, s'éclaboussait de paillettes d'or avec, devant elles, une brume fine, un voile tissé de fils de la Vierge.

Cadet considéra que la nuitée était belle et promettait de bonnes heures de mangeaille, de ripaille.

La terre à la luzerne, que son roupillon lui avait fait entrevoir, le tentait tellement qu'il se réjouit pleinement de savourer à nouveau le goût de cette herbe tendre. À courte distance, s'arrêtant à toutes les poussées du vent pour écouter,

il côtoya l'endroit de la cueillette où lui et le chien qui le poursuivait étaient passés quelques heures auparavant.

À mi-chemin, dans un pré parsemé de pâquerettes et de fleurs de pissenlit, Cadet s'arrêta, huma l'air, senti le gazon, puis abaissa son museau à ras de terre et, de contentement, son petit bout de queue, plus roux à la pointe, commença à battre vite, beaucoup plus vite que le balancier d'une horloge, comparable à la queue des agneaux qui balance quand ils têtent leur mère.

Un de ses compagnons lièvre était passé par là.

Cadet abandonna son propre passage pour suivre celui que son camarade avait emprunté et, sans se méprendre, avec la malice qui n'appartient qu'aux bêtes, il choisit le côté gauche, là où l'autre venait de se diriger.

Il ne lui fallut guère de temps pour rejoindre son frère poilu qui, un peu plus loin, frottait son ventre blanc sur une taupinière où une hase s'était vautrée la nuit précédente. Et, pour montrer leur camaraderie, nos deux lièvres se dirent bonjour tout en frottant leurs petites narines l'une contre l'autre.

Cadet se donna à connaître, et l'autre lui dit qu'il s'appelait Marlou, et que son gîte était situé dans le bois de *Dôvâ*. Il y avait, dit-il, à peine trois semaines que sa mère l'avait mis au monde, quand il vit la lumière du jour. C'était en période de fenaison ; mais il y avait tant de lunes de cela que, depuis un certain temps, il ne pouvait plus se les remémorer.

Au cours de sa vie, dit-il, il avait perdu ses poils autant de fois qu'il avait de lésions sur la panse ; car, chaque année, il se mordait une fois en cherchant à détruire les puces qui se réfugiaient sous lui pour se réchauffer. C'est pour cette raison que, après s'être mordu et pour arrêter de perdre ses poils, il se vautrait chaque jour le ventre dans l'eau, avant de rentrer au gîte.

Et, comme Marlou comptait une demi-douzaine de morsures, il convint qu'il avait vu fleurir six fois les pommiers sauvages du bois de *Dôvâ* et qu'il avait connu autant de fois l'ouverture de la chasse.

— La chasse, interrogea Cadet, qu'est-ce que c'est ?

— C'est vrai, bienheureux jeunet, dit le vieux poilu, vous qui venez de quitter votre mère, vous ne connaissez pas cela ; mais vous ne perdrez rien à attendre ; patientez jusqu'en automne, que vous n'avez pas encore connu non plus, et alors vous entendrez les chiens faire « hawe ! hawe ! » et vous les aurez à votre derrière ; vous connaîtrez les chasseurs, nos plus grands ennemis après les braconniers, les chasseurs qui ont le pouvoir de faire cracher le tonnerre quand ils le veulent et de vous blesser à sang ou de vous tuer raide mort avec des petites billes de plomb

qui vous brûlent. Voyez-vous, mon petit Cadet, cette demi-oreille envolée et l'autre qui est trouée à divers endroits comme pour y placer des boucles d'oreille ? Voyez-vous au-dessus de mon croupion, ce bourrelet et sur mon échine cette déchirure faite par les crocs d'un renard ? Et bien, mon fils, tous ces bobos-là, c'est la chasse. Vous avez encore beaucoup à apprendre, comme je vois l'affaire ; allons un peu manger ; je connais de bonnes cachettes, là nous pourrions nous gorger à notre aise ; venez, je vous raconterai le pourquoi et le comment.

Cadet suivit Marlou qui le conduisit dans une terre de sainfoin.

VII.

La lune, qui en était à son dernier quartier, se leva vers une heure du matin, comme si elle avait voulu devancer le lever du jour. Nos compères voyaient poindre ses deux cornes argentées au-dessus des hauts arbres de Fayenbois, puis ils la regardaient monter dans le ciel et jeter sa faible clarté qui provoquait l'extinction des étoiles autour d'elle.

Cette pâle lueur plaisait à Cadet, qui n'aurait pas voulu tomber au moment de la pleine lune.

C'est que, n'est-ce pas, les mises en garde de Marlou l'avaient tellement défranchi, que la pauvre bête se demandait ce qui allait arriver, à présent qu'elle devait se gérer elle-même.

Mon Dieu, c'est qu'ils en avaient des ennemis les lièvres de chez nous !

D'abord les chasseurs et les braconniers, et parmi ceux-ci surtout : de Bouhémont, le châtelain, et Denis, le fagotier de *Fondrivå*. Ensuite les fermiers, bien des hommes aux lacets et aux pièges ; les chiens et même quelquefois les chats qui décausent les jeunes ou critiquent les vieux ; le renard et la fouine qui rusent de toutes les manières pour vous tromper ; le « nerf-aux-poules », ce gros vilain faucon crécerelle qui, si haut qu'il soit, fond sur vous dans un sillon et vous mange le cerveau à coup de bec ; même le furet, ce gibier de potence qui vous saute sur le râble à l'improviste et s'y cramponne pour sucer votre sang et cela dans votre propre gîte, quand vous dormez bien paisiblement.

Voilà à quoi pensait le jeune lièvre en regardant la lune qui semblait à présent perdue dans les étoiles ; et Cadet, lui qui était troublé pour de bon, baissait les oreilles pareilles à un cheval qui laboure.

Marlou, qui devinait le fond de la pensée de son camarade, lui déclara :

— Oui, frère Cadet, nous avons beaucoup d'ennemis et pourtant il y en a encore un dont je ne vous ai pas parlé.

Et Cadet, à cet instant, releva les oreilles bien hautes, ouvrit les yeux bien larges et, avec sa patte droite, il se gratta la tête, histoire de vérifier s'il l'avait encore, car le message qu'il venait d'entendre l'avait étourdi et lui avait enlevé tout sentiment.

Et Marlou raconta la terrible aventure vécue par Tondu, le lièvre de Fayenbois, et par Pelé, celui de *Nèdjiri*.

VIII.

« Je tiens cette histoire de ma mère, dit le vieux lièvre, de ma mère qui la tenait elle aussi de la sienne et que ses bisaïeux et ses ancêtres s'étaient transmis de la même manière et je vais faire pareil à mon tour.

» En ce temps-là, on ne connaissait pas encore les fusils à pierre, et, dès lors, les châtelains organisaient des chasses à courre et les châtelaines à l'oiseau ; ainsi donc, vous pouvez constater que la nouvelle n'est pas fraîche.

» Pelé et Tondu étaient deux bons vieux amis ; leur camaraderie remontait quasiment à leur naissance car ils s'étaient connus tout jeunes, à l'époque où leur mère les emmenait paître.

» Ayant pris gîte, ils n'avaient pas donné du mou à leur amitié l'un pour l'autre et leurs souvenirs de jeunesse les ramenaient toutes les nuits vers la même pâture, vers le même environnement, car, chaque vesprée, l'un quittait son repaire pour se diriger vers le soleil levant, et l'autre venait à sa rencontre côté soleil couchant, c'est ainsi qu'en soirée nos compagnons se retrouvaient nez à nez, à mi-chemin des deux gîtes, aux *Brouwîres*. Et là, ils ingurgitaient au coucou, au trèfle et tutti quanti !

» Personne, jusqu'alors, ne leur avait contesté le droit de vaine pâture dans les landes ; personne ne s'était rendu maître des jachères, ni des terres emblavées, des prés et des prairies ; ils étaient là seigneurs et sujets en même temps et n'avaient jamais connu ni trace ni ombre qui leur ressemblait, quand, un beau jour, ou plutôt une belle nuit, un couple d'étrangers, de ces petits gris qui creusent la terre au lieu de gîter dans les broussailles, un couple de lapins, veux-je dire, eut l'insolence de venir mettre leur nez dans la pâture de nos deux lièvres. Ceux-ci, qui étaient de taille à n'en faire qu'une bouchée, ne songèrent pas un seul instant à chasser ces effrontés ; au contraire, car ils leur firent des avances en voulant jouer quelque peu avec eux ; mais nos petits impertinents montrèrent les dents et levèrent leurs pattes, prêtes à les griffer ; ce que voyant, nos deux lièvres se tirèrent d'embarras et les considérèrent comme quantité négligeable.

» Le lendemain, les lapins amenèrent six ou sept couples des leurs, et ce nombre grandit chaque nuit, au point qu'il y en eut légion qui surgirent de tous les côtés comme hors d'un nid de fourmis, et qui se montrèrent détestables et tous au plus fort du fait des troubles qu'ils causaient et de leurs manières cavalières.

» À dater de ce jour, les deux camarades n'eurent plus aucun droit sur leur pâture ; certaines nuits, on les privait tellement des bonnes herbes qu'ils seraient rentrés en matinée mourant de faim s'ils n'avaient trouvé quelques bouchées ici et là en retournant vers leur gîte.

» Une nuit que la lune brillait comme le soleil et qu'il faisait clair comme en plein jour, Pelé et Tondu se retrouvèrent à leur rendez-vous, et, cette fois, ils mangèrent tout leur saoul sans avoir besoin de se dépêcher quand ils tombaient sur une fine touffe, sans se voir brusqués, bousculés, ni menacés. Tout contents de retrouver l'ambiance des beaux jours, ils montrèrent leur contentement en courant à travers les pâturages, le nez et l'arrière-train en l'air, et en louvoyant autour des hauts poiriers et des pommiers sauvages, quand soudain, de tous les côtés, les lapins, comme une cavalerie en fureur, arrivèrent tumultueusement en grinçant et en crissant des dents.

» Bien étonnés et pris de panique, Pelé et Tondu voulurent prendre le large ; mais le cercle des ennemis rétrécissait tellement qu'ils comprirent immédiatement qu'ils n'avaient d'autre solution que d'attendre leur sort.

» En une seconde, ils furent renversés, piétinés et immobilisés à terre par l'ensemble des forcenés.

» Alors, frère Cadet, il se passa quelque chose de terrible, une chose que, depuis que le monde est monde, les lièvres n'ont jamais connu pire. Deux d'entre eux, deux vieux lapins, avancèrent leur grognon dans les pattes arrière des lièvres ; ils foncèrent dans leurs poils et, sans tenir compte des pauvres hères qui poussaient des cris perçants et qui hurlaient de douleur, ils les mordirent et allèrent si loin que, quand ils lâchèrent leurs proies, celles-ci étaient bel et bien émasculées.

» Titubant de douleur sur leurs pattes, nos pauvres diables se traînèrent vers leur gîte, où Pelé, après avoir décliné huit jours, périt de souffrance ; Tondu, quant à lui, se rétablit et redevint même aussi dodu qu'une loutre, au point qu'il en devint gêné et qu'il se laissa prendre dans un piège à renard, où il fut étranglé peu de temps après.

» Voilà pourquoi, bien-aimé Cadet, que, depuis des siècles, on ne voit plus aucun lièvre là où il y a des lapins. »

Et Cadet, que ce récit avait déstabilisé, lorgna autour de lui en tremblant.

Puis, alors que le jour allait se lever, Marlou lui dit :

— Je vais à présent vous mettre en fonction, là où vous serez comme dans de l'ouate, seigneur et maître, noble et manant ; là où vous pourrez écouter, en été, la chanson du vent dans le feuillage et, en hiver, le sifflement de la bise dans les branches mortes...

Cela dit, Marlou le conduisit en *Nagueústêr* et lui enseigna les limites de son domaine où, dans le temps à venir, aucun lièvre autre que lui n'aurait le droit de prendre gîte.

Une vieille touffe de genêt, qui avait une tige maîtresse aussi grosse que le corps d'un jeune baliveau, croissait au beau milieu de souches de toutes sortes ; c'était un vrai mélange d'églantiers, un enchevêtrement d'épines noires, de néfliers et de joubarbes. On appelait ce lieu *è neûre broubisse*.

C'est au pied des genêts que Cadet prit gîte ce jour-là.

IX.

Pour un beau logis, c'était un beau logis ! Marlou pouvait claironner que le lièvre roux y serait comme un poisson dans l'eau.

Et combien était-il protégé, bien caché, et le feuillage des broussailles ne laissait passer qu'une très faible clarté.

Grâce à son teint d'argile, on l'aurait confondu avec une grosse pierre, que le temps et les pluies avaient toute délustrée.

Oui, son compagnon pouvait affirmer qu'il serait maître et seigneur !

Et il allait s'endormir en écoutant la chanson du vent qui frémissait dans les feuilles vertes des chênes et des charmes.

Alors, quand la nuit tomberait, il irait faire une tournée au bois, dans le canton qui lui appartenait ; puis, par petites étapes, il se rendrait au rendez-vous, au pré de *Hoûlleû*, auprès de son camarade, le lièvre le plus malin, le plus rusé, le plus fin, le plus adroit de tout le plat pays et de celui du *Roi* ; le lièvre, pour qui Denis le fagotier s'était donné au diable pour pouvoir le berner ; Marlou, que de Bouhémont le chasseur avait blessé une demi-douzaine de fois sans pouvoir le tuer ; Marlou, que le renard de Fayenbois observait de loin en se pouléchant, et que les chiens de chasse ne voulaient plus poursuivre, tellement il avait l'art de les semer et de les faire courir pour des prunes !..

Et Cadet s'était mis en rond comme un boulet aux billes, comme un hérisson, pour dormir ; mais le sommeil ne vint pas.

Il n'avait pu s'endormir parce qu'il était écrit que les lièvres doivent guetter et continuellement être à l'affût pour se prémunir du danger qui les menacent.

Notre jeunet était tenu de faire comme les autres, comme sa mère, comme Pans'lou, comme Marlou le firent et même aussi comme Pelé et Tondu avaient dû le faire de leur vivant.

Pelé et Tondu !

Mais pourquoi avait-il fallu qu'il se remémore ces deux lièvres-là ?

C'était ce à quoi il fallait éviter de penser pour que son cerveau ne divague pas et qu'il puisse ainsi prendre un peu de repos.

Y pensant et y repensant sans cesse, Cadet finit pourtant par s'assoupir.

Et en somnolant, il écoute et il voit, grâce au pouvoir et à la permission de Dieu qui est accordée aux bêtes sauvages, et les pointes de ses oreilles blanchâtres frémissent quand, au loin, une clameur d'un garde ou le coup de cognée d'un bûcheron vient interrompre le chant de la fauvette noire, quand la quiétude est plus grande, que la bise se calme, arrêtant le tremblement des feuilles sur leurs rameaux quand un puissant rayon de soleil troue les ombres des broussailles, jetant une clarté qui rend plus vif le feuillage des ronces et des genêts.

Dans son sommeil, il fait des songes qui lui font soudainement dresser les oreilles ou ouvrir les yeux comme saint Gilles, des yeux bien égarés, tout bêtes, tout perdus, des yeux qui montrent qu'il s'est réveillé trop rapidement.

Troublé par les images que Marlou lui a évoquées la nuit dernière, le plus petit bruissement l'effraie autant qu'un grondement du tonnerre, ou bien l'éclat d'un rejet de soleil sur les plateaux vernis et reluisants des jeunes feuilles lui jaillissent dans les yeux, allumant comme un bûcher boutant le feu autour de lui.

Les lapins sont là, dix fois, vingt fois plus nombreux que lui, et le tiennent renversé dans la rosée de la jeune avoine ; un des leurs lui met le cerveau hors de la tête et lui bouche les trous de nez avec des crottes de blaireau ; le braconnier le tient par les pattes arrière et le fait tourner au-dessus de lui comme un fouet, lui jette la tête contre le bois dur d'un hêtre, ou bien le renard l'emporte par l'échine, la gueule en l'air pour qu'il ne traîne pas par terre.

Enfin l'obscurité de la nuit vient le délivrer de cette journée chagrine. Il se réveille pour de bon. Il écoute. Le bois de *Nagueústêr* est calme. Sous les vertes voûtes des ramilles, il y a autant de tranquillité que dans une église quand le prêtre lève le Saint-Sacrement. Les feuilles, à l'extrémité des branches, tremblent tout doucement à la caresse d'une petite bise ; on dirait un Dieu-vous-garde que l'âme des arbres fait au jour qui décline. Cadet, d'un seul bond, saute hors de son gîte,

retombe avec les pattes arrière sur des pierres vertes de mousse et celles avant sur un lit de terreau, où elles s'avachissent comme dans des feuilles mortes.

En peu de temps, Cadet est à la lisière de son bois et, comparable à un jeune poulain qui fait le malin, il saute dans le champ qui se présente à lui.

Une senteur de jeune foin monte des prés ; le moment est doux et tout lui soirit, comme pour lui rendre une partie de la confiance qu'il a perdue à cause de ses idées noires et des sombres pressentiments qui l'ont assailli. Il oublie. À présent, tout est calme. Le trèfle, au loin, a une odeur qui l'attire vers lui ; la luzerne jette des bouffées d'une douceur de miel, les boutons jaunes, les sabots de Notre-Dame, la fleur blanche du coucou, la rouge esparcette le chatouillent quand il passe à côté, comme pour l'inviter à un festin de rosée, de bonheur et d'amour.

Comme le papillon qui caracole, Cadet fait le sot, cabriole dans tout cela, heureux d'être le seul en son canton, d'en être le maître, le seul maître, et la nuit, qui devient toujours plus sombre, lui donne plus d'assurance encore, le met en confiance, le rend plus hardi, plus franc. Et, sans se méfier, il tond les touffes d'herbes tendres qui sentent bon, il broute autour des tiges, rase les haies, tourne autour des fermes, côtoie les courtils renfermés, entre dans les jardins, goûte aux jeunes légumes printaniers et ne tourne la tête que lorsqu'un bruit provient du village, qui est là tout au fond.

Voilà un bout de temps qu'il est passé outre de la limite de son canton ; encore un tiers du chemin à abattre et il arrivera au rendez-vous, au bois d'*Hoûl'leû*.

— Bonne nuit, fait une voix.

Cadet se retourna, tout craintif, prêt à fuir ; mais il se reprit illico en reconnaissant Marlou.

— D'où venez-vous ?, lui demanda celui-ci.

— De mon gîte, répondit Cadet.

— Et où allez-vous ?

— À votre invite.

— Jeune sot, reprit le vieux censé, vous n'avez pas fait profit de toutes les recommandations que je vous ai faites hier.

Et comme le jeunet le regardait :

— Le vent nous arrive du Nord, dit-il ; pourquoi ne pas contourner le pré sans y entrer comme vous alliez le faire ?

Et le vieux mena le jeune un jet de pierre plus loin, du côté vers lequel la bise

légère soufflait ; là, Cadet put respirer une odeur qui venait de loin, l'odeur de l'homme le plus craint des lièvres, Denis le braconnier, qui était à l'affût, couché au pied de la haie du pré de *Hoûlleû*, Denis qui avait attendu huit jours que le vent du sud-est tourne au nord, pour que le lièvre, qui depuis dix nuits entraînait là, du côté du levant, ne puisse le flairer.

Cadet, lui, qui n'avait pas d'expérience, qui n'avait aucun stratagème, aucune malice, se serait laissé prendre à la glu ; mais s'emparer de Marlou, ce n'était pas possible ; ce truc, il le connaissait.

Les deux camarades se mirent à l'écart de cet endroit, dans la prairie de *Vignouïle* ; là où, en mangeant, le maître écola Cadet jusqu'au lever du jour.

Il y avait deux heures que Cadet était parti quand il repassa non loin du pré de *Hoûlleû*.

L'odeur du braconnier subsistait encore un peu sur le gazon.

X.

Il faut croire que le bon Dieu des lièvres aimait bien Cadet ou bien que ce dernier possédait un talisman.

Oui, pour un veinard, c'en était un, d'être ainsi tombé dans l'œil d'un madré comme Marlou, qui le serinait comme un canari.

Chaque nuit, il lui enseignait une nouvelle ruse, un nouveau tour et toute sa vie de vieux lièvre, toutes ses aventures repassaient l'une après l'autre devant le rouquin Cadet de *Nagueûstêr*, défilant comme un chapelet, arrivant comme des gouttes tombant d'un arbre quand le vent souffle après la pluie, gouttes de joie, gouttes de peines, mais qui firent de Cadet un poilu tout autre, pétri de courage, de patience et de malice, qui travaillait à forger un second Marlou, un lièvre redouté, envié et respecté de tous ceux situés dix heures autour de lui ; un lièvre recherché, imité, épié, mais jamais attrapé par ses ennemis.

Et Cadet, qui était très volontaire et sagace, fonctionnait à la perfection et marchait à la baguette pour suivre les enseignements du maître.

Et Marlou, quant à lui, était enchanté de son élève, tellement que son compagnon des bois de *Côreû*, celui de la colline de *Torê*, celui du bois *Hèzê* et encore bien des autres camarades aux longues oreilles, considéraient bizarre que leur rusé compère s'encombre ainsi d'un jeune galopin qui n'était pas encore essuyé derrière les oreilles.

C'est que Marlou, voyez-vous, avait sa manière de voir et, comme il se sentait devenir caduc, il ne voulait pas disparaître sans l'avoir transmise.

Et l'idée de Marlou était toute simple ; il voulait que, dans les temps à venir, son jeune camarade fonctionne comme il avait fonctionné, c'est-à-dire : faire bisquer les braconniers, faire enrager les chasseurs, tirer la langue aux renards et ébranler toute la litanie de ses ennemis.

Marlou voulait se venger de ce qu'on avait fait endurer, à lui et à ses semblables, ces pauvres corps qui, de tout temps, avaient tant souffert : demeurer des journées entières dans les sillons sans manger, sans dormir ; être pourchassés, traqués, poursuivis ; passer des heures de vrais martyres, toujours à l'écoute, continuellement aux aguets, à tous les temps, dans la brûlante chaleur des canicules, dans la mordante froideur des hivers, à la pluie, à la gelée. Et après tout cela, tomber un beau jour la tête transpercée ou la panse broyée par les plombs du chasseur, rester pendu par la gorge aux lacets du braconnier ou bien avoir l'échine croquée par le renard ou le sang sucé par la fouine.

Oui, Marlou voulait venger toute la race, ses frères craintifs, qu'une feuille qui tombe de l'arbre fait trembler, ces lièvres bien-aimés qui ne feraient désordre ni peine à personne, ces bons cœurs qui, dans les champs et les prés, ne mettraient pas une patte sur un nid d'oiseau.

Et Marlou aurait sa vengeance et il l'aurait bien ; car son jeune apprenti montrait beaucoup d'énergie, beaucoup d'attention. Et ses moustaches blanches se relevaient crânement en pensant que, quand il n'y aurait plus de Marlou, on trouverait un Cadet. Un Cadet qui ferait discourir comme on l'avait fait de lui, à la soirée dans les tavernes où les poseurs de lacets, les chasseurs au furet et les guetteurs parleraient de ses ruses, frapperaient du poing sur la table et feraient danser les petits verres à genièvre ; à la tablée, dans les maisons de gens aisés, où on badinait en passant les plats, parce que sur aucun on ne voyait la viande du vieux lièvre de sur *Dôvâ*, ce gibier de potence, ce fourbe, ce Marlou qui avait plus de stratagèmes que le diable ! Oui, Marlou aurait sa vengeance, car c'est un peu avant la Saint-Jean que Cadet avait reçu sa première leçon ; on entraît à présent dans la lune d'août et ce jeune pendard de Cadet promettait déjà d'être aussi retors que celui qui l'écolait !

N'avait-il pas essayé hier de le mystifier ?

— La nuit à venir, avait dit Marlou à Cadet, vous viendrez à *Pèbonbé* ; je me cacherai et vous aussi, nous nous chercherons mutuellement et nous verrons qui trouve l'autre, qui est le plus malin !

Nos lièvres vinrent au rendez-vous, quand tout à coup, Marlou, qui se traînait sur son ventre comme une couleuvre, se sentit attrapé au croupion ; il se retourna en tremblant de peur et que vit-il ? Cadet qui riait de si bon cœur qu'il se fissa

quasi les deux joues.

Marlou, qui n'en revenait pas, sentit une rougeur qui montait tellement que le sang surgit dans sa tête ; oui, Marlou fut gêné car cette fois l'apprenti avait dépassé le maître ; mais, intérieurement pourtant, il était satisfait, fort content, gonflé d'orgueil.

Il fonça sur Cadet pour l'embrasser ; mais l'élan fit faire un coupérou à Cadet qui roula presqu'au fond du talus de *Pèbonbé*.

— Grosse bête ! fit le lièvre roux.

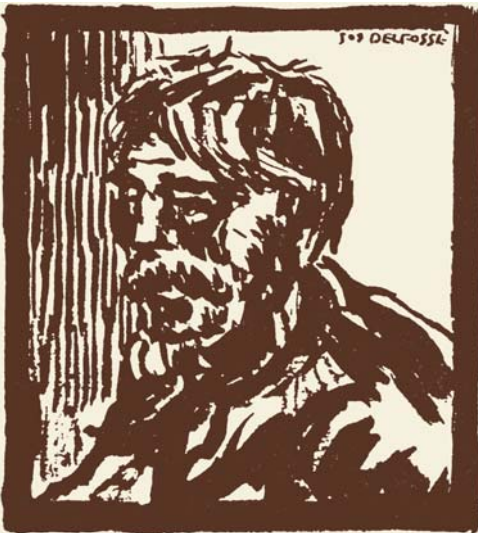
Et pour s'en moquer, Marlou rua, pareil à un cheval.

XI.

Bêwir, le fermier de Fayenbois, rit un brin en allant dans son jardin.

Était-ce Dieu possible ?

Deux lièvres, deux s'il vous plaît, étaient venus se gorger la nuit dernière au clair de lune. Leurs traces étaient encore fraîchement marquées, et les deux gibiers de potence étaient venus par sauts modérés, sans se presser ; ils s'en étaient retournés de la même façon car leurs pattes avant se rejoignaient presque, alors que celles arrière s'ouvraient largement, marquant dans le jardin des dessins faisant penser à des pains de sucre. Et l'on pouvait voir ces mêmes traces qui se côtoyaient dans la neige, à cinq pieds tout au plus éloignées l'une de l'autre, pareilles aux guides d'un convoi.



Et sur le bord de la parcelle de choux frisés, nos deux poilus y avaient laissé pas mal de petites billes noires en guise de paiement.

Un couple de lièvres !

Depuis le temps qu'on n'avait plus vu les pas de ces cocos-là !

Quelle aubaine et quel festin pour Bêwir, s'il parvenait à en liquider un des deux.

Et durant toute la matinée, le fermier fit des châteaux en Espagne dans son cerveau ; alors, dans l'après-midi, il fora un trou dans la porte d'une petite baraque

en planches construite contre la haie du jardin et juste à portée de son vieux fusil au long canon et à charger par la gueule. Il décrocha son arme qui pendait à la caisse de l'horloge depuis la Noël de l'année passée, la démontra pour la nettoyer, la graissa et la remonta, ensuite il la chargea de poudre et de billes de plomb, de trois doigts de hauteur.

À la nuit tombante, Bêwir eut le regard en l'air comme l'amateur de pigeons qui recherche les siens. Bêwir regardait le ciel, espérant qu'il ne se couvrirait pas, que la lune ne serait pas cachée, qu'il serait sûr de son coup. Le ciel demeura clair, sans brume ni nuage et la lune se leva quasi ronde, comme une pomme de capendu, avec un petit plateau en dessous. Le fermier exulta et à huit heures sonnantes, impatient en diable, il chaussa de gros sabots avec de la paille qui en sortait à l'arrière et sur les côtés ; il s'habilla de plusieurs épaisseurs, enfonça une casquette à poil sur sa tête jusqu'aux deux oreilles, tourna une écharpe en grosse laine autour de son cou, alors il prit des appâts secs sur la tablette de la cheminée et, sans lambiner, il vint se mettre à l'affût dans sa baraque en planches.

Il faisait si clair qu'on aurait pu dire, en voyant une pièce de deux centimes à terre, si elle était côté pile ou côté face, et à la hauteur des yeux de Bêwir, près de la lucarne où il guettait assis et où le canon de son fusil passerait bien sûr tantôt, la lune jetait une clarté violette qui étincelait sur les planches et qui laissait apparaître la tête des clous fichés dedans.

Il faisait calme ; ni vent ni bise ne soufflait dans les hauts arbres de Fayenbois ; on n'entendait aucun bruit, rien, si ce n'était à certains moments la respiration saccadée des locomotives et le sifflet des trains qui montaient le Bois-de-Breux vers Herve.

Depuis deux bonnes heures, le dernier convoi était passé ; il devait être plus de minuit et Bêwir n'avait encore rien vu.

Il bourra une pipe et se dit intérieurement qu'il ne la fumerait pas jusqu'au bout sans apercevoir quelque chose. Il frotta une allumette sur la jambe de son pantalon, tira bouffée sur bouffée et bien vite le cabanon fut rempli de fumée qui s'échappa lentement sur les côtés et par le toit mal assemblé.

Après une pipe, il entreprit une deuxième, ensuite une troisième et il eut encore entamé une nouvelle si sa langue ne lui avait pas fait mal.

Sans fumer, l'homme commença à se morfondre, pourtant il demeura un bon bout de temps ainsi, sans oser remuer ni bouger les pieds, car ses sabots auraient résonné à vide sur le pavé de la cabane. Alors, il perdit tout doucement patience et, après avoir baillé de nombreuses fois, il frotta une main sur ses yeux pour les empêcher de se fermer.

La lune se coucha et deux heures plus tard, Bêwir se réveilla transi de froid. Fâché, il se dressa sur-le-champ et shoota dans la porte de la cabane pour sortir.

Le bruit qu'il provoqua retentit dans le bois et deux lièvres, qui mangeaient dans un petit jardin un peu plus loin, prirent le large sans crier gare.

Bêwir revint à la ferme alors que le jour pointait. Il déjeuna, attela son cheval au traîneau et charria du fumier aux terres de *dizos lès Hus*, comme il l'avait déjà fait les jours précédents. En arrivant à l'orée du bois, non loin de chez *Èrnou* le fureteur, ce dernier, qui était dans son courtil, appela Bêwir pour lui montrer des traces de lièvres dans la neige.

— Mets-toi à l'affût aujourd'hui, dit le fermier à *Èrnou*.

— Les lièvres ne sont pas si bêtes, répondit le fureteur ; ils ne suivent jamais leur femelle comme les petits gris ; les lièvres viennent plus que rarement deux fois de suite à la même place en période de neige.

Et Bêwir, ayant appris cela un jour trop tard, s'en alla en grommelant.

XII.

— Bien-aimé Cadet, dit Marlou, je suis content de vous !

Le jeune lièvre de *Nagueûstêr*, tout heureux d'avoir été complimenté, regarda son vieux camarade avec la tête sur le côté, car les lièvres ne voient pas devant eux.

— Oui, reprit Marlou, je suis content de vous, parce que je peux juger que je n'ai pas perdu mon temps à vous enseigner.

Et Cadet demeura l'œil fixé sur son formateur, puis il lui demanda, en guise de récompense, qu'il lui raconte l'histoire du chanfrein qu'il avait dans la nuque et qui était la conséquence du premier coup qu'il avait reçu.

— Ma première blessure, frère Cadet ! Cela s'est passé il y a bien longtemps.

Alors Marlou commença son récit :

« J'étais âgé de treize lunes, je m'en souviens encore comme si la mésaventure m'était arrivé hier.

» C'était la fenaison et cette nuit-là, après avoir vagabondé dans tous les pâturages de la *Basse-Sâbon*, je me rapprochai bien posément du bois de *Dôvâ*.

» Arrivé au pré *Sûti*, celui-là qui, deux jours auparavant avait une herbe haute, était rasé comme un œuf et les derniers andains, étendus à terre, répandaient une bouffée tellement forte qu'on la flairait même à contrevent.

» Comme tous les jeunes lièvres, et comme vous-même l'an passé, vous vous

en souvenez sûrement, l'odeur du foin fauché troubla mon cerveau, et je me roulai dans les andains pour m'enivrer à ma manière de cette saveur-là.

» Je ne saurais dire s'il y a une bêtise que je ne commis pas là, et plus je m'y attardais, plus je voulais y rester ; si bien que l'aurore vint me surprendre dans mes rondes et culbutes.

» Soudain je me retrouvai tellement fatigué, que mon courage et mon allant me quittèrent ; petit à petit, une lourdeur me prit dans tout le corps, mes jarrets n'en voulaient plus, j'avais comme un poids sur l'échine, et une envie de dormir m'envahit, si forte et si tenace, que, ma foi, j'y succombai.

» J'avais le sommeil des foins, frère Cadet, je l'avais bel et bien.

» Au bout du pré, les melons s'alignaient à côté d'herbes râtelées ; je m'effondrai contre un melon, plutôt que de m'y coucher, et je m'endormis comme un paquet, comme un lièvre qui ne court aucun risque, comme si j'étais préservé de tout danger.

» Combien de temps demeurai-je ainsi ? Ce dont je me rappelle, c'est que je fis un songe curieux, quand tout à coup je ressentis une brûlure au cou, et fus soulevé de terre, pendu à une dent de fourche de faneur. Heureusement, frère Cadet, que je n'avais que la peau enfilée là-dedans et que, en me démenant, car je criais de mal, j'échappai à l'outil.

» Me retrouvant par terre, je courus en aveugle, car un soleil ardent me gênait fort. Malgré tout, je distançai les faneurs qui jetèrent fourches et râteaux après ma tête, et je repartis de plus belle au bois de *Dôvâ*, où je devins quasi exsangue. »

— Pauvre vieux Marlou, fit Cadet.

— C'est oublié à présent tout cela, répondit la futée bête.

Puis nos deux lièvres commencèrent à croquer de l'avoine, comme s'ils n'avaient plus mangé depuis trois jours.

XIII.

Quand on prend de l'âge, les infirmités et les désagréments s'additionnent, s'amènent l'un après l'autre, comme les jours de la semaine, comme les heures de la journée.

Marlou en sait quelque chose, lui qui se sent ankylosé et comme atteint de courte haleine. C'est toute une affaire à présent de monter le tier *dél Fondrèye* pour sortir de *Dôvâ*. Il s'essouffle comme un bœuf ! Aussi, les grandissimes tournées sont-elles à oublier ; il n'a plus le coffre pour courir ça et là une demi-heure autour

de son gîte et il se contente de la campagne *às Trís* pour aller pâturer.

Adieu le jeune trèfle, les tendres avoines et les marsages ; c'est pour les autres, tout cela : Marlou en a pris son parti.

Il ne pensait pas passer le dernier hiver et, s'il a pu survivre à sa plus pénible période, le bon Dieu des lièvres n'a fait cela que pour lui mettre l'eau à la bouche ou pour le laisser vivre avec l'espoir que le bon temps lui ramènerait mise en train et santé.

Mais voilà le mois le plus court passé et mars a commencé ; la neige de la profonde côte boisée est à moitié fondue ; déjà les prés sont tachetés de marguerites, de primevères ; le gazon reverdit, pousse et reprend vigueur ; les arbustes de *Dôvâ* voudraient bourgeonner ; les fougères de la carrière jettent leurs pousses ; contre la haie du bois, sous les feuilles des plants de violettes, de petites fleurs se cachent ; la terre entière reprend une force nouvelle, paraît jeune et virile ; la sève monte ; la vie fait son œuvre.

Chez Marlou, c'est tout le contraire ; il décline, perd force et courage, n'est plus « à pattes » et se sent devenir caduc ; c'est la mort qui approche.

Le vieux lièvre s'en est fait une raison et, cette nuit de mars, encore plus abattu, plus fatigué et rendu que jamais, il a quitté la pâture deux grosses heures plus tôt, pour aller se coucher. La nuit suivante, Marlou n'a pas pu se déplacer ; Cadet est venu le rejoindre et l'a trouvé étendu, près à s'en aller pour toujours.

— C'est bien fini, camarade, a dit le malade.

Et les yeux du « gîteur » de *Dôvâ* et ceux du maître de *Nagueústêr* sont mouillés et luisants.

Cadet n'a rien dit et Marlou lui a fait ses adieux, en lui recommandant sous peine de mort de toujours bien vivre comme lui l'avait fait et comme il le lui avait enseigné, s'il désirait un jour faire comme lui : avoir le bonheur de quitter ce monde couché dans son gîte..., mourir de vieillesse et non de blessures... comme les autres lièvres.

Alors le vieux s'est tu, puis, un moment après, a tourné la tête autour de lui et regardé sans rien voir. Ses pattes se sont étendues, son corps a remué en entier et sa langue est sortie hors de ses dents. Il a gardé les yeux ouverts comme s'il dormait ; mais Cadet a bien vu qu'il ne dormait pas. Il a alors gratté toute la terre qu'il a pu et rassemblé des feuilles pour recouvrir le corps de Marlou, devenu raide comme un piquet.

Cadet a été fort triste cette nuit-là, si triste que le lièvre d'*às Piètrèsses* lui a demandé s'il lui manquait quelque chose.

Cadet n'a pu rien lui répondre et est retourné dans son gîte.

Durant toute la lune de mars, il a vécu en solitaire et souhaitant avoir la tranquillité.

XIV.

Aux champs, les trèfles et les luzernes sont fanés ; les froments, les seigles et les avoines sont charriés vers les fermes sur des charrettes à ridelles qui vacillent en suivant les chemins, car on a entassé bien haut les gerbes.

Dans les parcelles de pommes de terre, les clématites meurent, signe que l'arrachage commencera bientôt ; dans les prés entretenus, humides et gras, on entreprendra bientôt une seconde coupe, le regain.

Dans les prairies, les feuilles des cerisiers précoces jaunissent ; la semaine passée, dans un champ d'avoine située *so les Gaw'dêts*, un ortolan, le premier des oiseaux migrants, a chanté toute la nuit.

Cadet l'a entendu et a remarqué les grands vides faits à la campagne, qui ressemble à présent à un tableau délabré et rapiécé, une image jaunâtre, sans aucune verdure, si ce n'est quelques parcelles de betteraves qui demeurent là comme si on les avait oubliées.

Cadet, qui sait maintenant ce que parler veut dire, ne s'est pas trompé au point de confondre le chant de l'ortolan avec celui du rossignol ; les roulades de l'un ne sont pas les trilles de l'autre. Ces deux chanteurs nocturnes sont pour lui son almanach, l'un, signe de la saison des fraises, l'autre celle du regain.

Et le lièvre a passé une patte avant sur une de ses oreilles, car il n'a pas oublié que tous les ans, la chasse débute en automne.

Il n'a pas oublié non plus le tour qu'il joua l'année dernière aux chasseurs qui trouvèrent portes closes en constatant que les broussailles de son canton étaient vides, sans gîte.

Il revoit encore le chef de la troupe, qui arpentait l'endroit où il était à l'abri ; il entend encore de Bouhémont maugréer et déclarer que le lièvre Cadet avait les mêmes procédés que Marlou de *Dôvâ* qu'on ne voyait plus ; un lièvre qu'on délogeait quelquefois pendant l'année, mais, quand la chasse était ouverte, qu'on ne parvenait plus à débusquer.

Aussi, Cadet se promit-il de faire cette campagne comme il avait fait l'autre : en allant se cacher au même endroit que l'an dernier.

Et le rusé pendard ne s'est pas laissé avoir, car la nuit d'après, au lieu de rentrer

dans les ronces pour aller se coucher dans la clairière située en hauteur, il a pris le chemin de la carrière *às Gades* et est arrivé au pied du ru qui traverse *Nagueústêr*.

Sans avoir peur de mouiller ses pattes, le lièvre roux est entré dans l'eau, est descendu à plus d'une double longueur de ce qu'un chien peut renifler, puis a quitté le ruisseau en grim pant sur le bord situé dans un petit renforcement, sous une souche qui laissait pendre ses branchettes dans l'eau.

Là, il ne courait aucun danger ; les chiens ne pouvaient pas repérer le dernier endroit où il avait pataugé ; l'eau du ru de *Côreû*, comme une fidèle et bonne camarade, emportait avec elle l'odeur de la bête.

À peine était-il là depuis trois jours que le tapage des fusils retentit dans la campagne. Les tirs venaient mourir dans le bois et, sous sa touffe de myrtilliers, Cadet entendait tout.

XV.

Quel beau petit ru que celui de *Côreû* !

Il n'a ni gouffre ni puits et ne compte pas plus de trois pieds de largeur et trois pouces d'eau, mais une eau claire comme l'argent coule ici sur un gravier blanc, là sur un lit de mousse.

Il fait moulte crochets dans le bois, tout doucement, sans déchausser les bords ni découvrir les racines des saules qui grandissent là, sans faire ni écume ni remou, car constamment il murmure, paisible entre ses rives.

Au printemps, quand les néfliers s'épanouissent, petit à petit il exhibe leurs fleurs, qui flottent dessus, légères comme de la ouate.

En été, la fauvette noire, le rossignol, le rouge-gorge et les autres oiseaux du taillis *às Tchârnales* (aux charmes) s'y vont baigner sur les hauts-fonds ; les libellules le rasant comme pour s'y mirer ; les passereaux vont d'un bord à l'autre, avec de petits arrêts, se laissent descendre avec le courant qui est bien léger, remontent, redescendent encore, et les myrtilliers, chargés de fruits, laissent pendre dans le petit ru leurs branchettes d'un vert luisant.

Quand l'arrière-saison nous ramène les premières gelées blanches, une multitude de tarins lui tiennent compagnie, car c'est près de lui qu'ils viennent boire après s'être farcis de têtes d'aulnes.

En plein hiver, quand le ruisseau est gelé, sa glace est blanche, mais blanche comme du lait ; au fond, pour montrer qu'il vit toujours, des perles d'eau s'échappent goutte à goutte, difficilement, comme si quelque chose voulait les retenir...

Monsieur le baron de Bouhémont, le châtelain de Fayenbois, faisait le portrait du petit ruisseau qui, fier d'être enjôlé, chantait sa plus belle chanson, glissait le plus adroitement possible, comme sur de la soie ; essayait de paraître encore plus clair ; se faisait doux, gentil, aimant et embrassait en passant les feuilles de cressons verts qui montaient jusqu'à la surface.

Depuis plus de trois heures, le châtelain accompagné de ses gardes, un traqueur et deux autres chasseurs, erraient dans tous les taillis de Fayenbois, de *Nagueústêr*, de *Combiè-Mostí* et ceux de *Côreû* ; voilà que le baron s'arrête brusquement là, devant le ruisseau, pour prononcer un éloge relatif au cours d'eau à ses invités.

Et, le meilleur de l'affaire, c'est que le châtelain avait choisi pour cela l'endroit où Cadet s'était mis à l'abri, car il était là au plus près d'eux, à leurs pieds, où il les entendait et les voyait tout aussi bien. Et la pauvre bête, croyez-moi, n'osait haleter ni quasi reprendre haleine.

Ce fut alors le comble quand elle entendit le maître dire : « Assèyons-nous ; nous mangerons un morceau... ».

Les hommes s'assirent. Cadet les vit retirer la nourriture de leur carnassière et, comme il avait l'ouïe fine, ils ne croquèrent aucune bouchée sans que le bruit qu'ils faisaient avec leur bouche ne lui résonne dans les oreilles.

Un peu plus loin, les gardes firent de même et les chiens couchés à leurs côtés haletaient et soufflaient d'avoir couru.

Le lièvre sentait les gens et les bêtes, car le vent soufflait de leur côté et Cadet considéra qu'ils avaient tous des goûts différents. Celui du traqueur lui était déjà entré dans la narine ; c'était l'odeur de Denis, le fagotier, Denis qui avait épié Marlou dans le pré d'*Hoûlleû*.

Après avoir fait bonne chère, nos hommes discutèrent de faisans, de perdrix, de lapins et de lièvres abattus.

— C'est bizarre, disait le baron, voilà deux ans consécutifs qu'on n'abat plus aucun lièvre en *Nagueústêr* ; je gage pourtant que la campagne ne s'achèvera pas sans que je ne tire Cadet.

— Il n'est pas encore assez gras, répondit un des chasseurs en riant.

Et l'autre déclara lui que la bête dont on parlait était bien sûr une ensorceleuse couverte d'une peau de lièvre.

Un des chiens s'était approché des chasseurs pour obtenir une petite part de leurs restes.

— Tenez César, fit de Bouhémont.

Et, à quelques pas de lui, il jeta un os qui provenait d'une cuisse de lapin.

L'os tomba à côté de Cadet, qui se mit sur ses gardes.

César courut après l'os, fouinant dans les fougères, quand tout à coup il commença à balancer la queue. Son maître qui le regardait, vit instantanément que le chien marquait l'arrêt, il jeta ce qu'il avait en mains pour attraper son fusil qui était par terre derrière lui, les chiens repliés.

Cadet fit un bond, mais un bond comme il n'en avait jamais fait dans sa vie ; César vit passer quelque chose de roux au-dessus de sa tête, geignit, aboya, courut après, suivi des autres bêtes qui mélangèrent tous ensemble leurs aboiements, faisant un vacarme, une cacophonie de tous les diables !

En une seconde, Cadet le roux de *Nagueústêr* sortit du taillis, hors de portée et même hors du bois. Tous les hommes, qui s'étaient levés comme des petits diables qui sautent hors de leur boîte, demeurèrent un long moment la bouche ouverte, tout ébahis sans pouvoir dire un mot.

Les chiens rentraient tout penauds, l'air gêné, bien honteux, baissant les yeux, comme des enfants.

Le baron, qui avait retrouvé l'usage de sa langue en premier, exprima une menace avec son poing fermé envers le lièvre qui avait pris la poudre d'escampette et, moitié fâché, moitié riant :

— Vaurien ! dit-il, sacré vaurien !

Denis le braconnier, quant à lui, n'aurait pas voulu un napoléon dans sa poche.

XVI.

Denis demeurait à *Fondriva*, dans une petite maison sise au milieu d'un jardin entouré d'une haie épaisse de cornouillers ; cette habitation dépendait du château Fayin, où Denis fagotait depuis des années.

Au service du baron qui l'appréciait, il était resté, après la mort de ce dernier, au service du fils, qui appréciait également le fagotier qui l'avait connu dès l'enfance, l'avait conduit par la main des centaines de fois dans les bois, parmi les taillis, Denis qui était attaché à la famille comme l'arroche est attachée à un vieux tronc, Denis enfin qui se serait coupé en quatre, qui aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour un de Bouhémont.

Le vieux baron n'avait pas oublié qu'au moment de la dangereuse maladie de son épouse qui se transmettait et qui l'avait emportée, le fagotier avait passé trois nuits entières à lui administrer ses médicaments et changer son lit, car Denis était

costaud et la baronne pesait un poids respectable.

Oui, Denis avait passé des nuits sans fermer l'œil, sans desserrer les dents et sans vouloir, ne fusse que pour quelques heures, laisser la charge à quelqu'un d'autre.

À la veillée mortuaire, il était encore demeuré trois nuits de plus, ne se couchant de jour qu'une paire d'heures tout au plus. Un mois après le décès de la vieille dame, alors dans une coupe de bois, le maître avait aperçu le fagotier dressé devant le banc, auprès de la ruine du *Combiè-Mostî*, là où la baronne venait jadis se reposer. Et Denis le fagotier parlait d'elle, là tout seul, ne pensant guère être observé ; il parlait et hoquetait comme un enfant.

Non, le vieux baron ne l'avait jamais oublié, et le jeune, aussi, avait une grande estime pour lui, pour cela et pour autre chose ; il savait que Denis lui avait sauvé la vie un jour de dégel alors que, glissant en traîneau sur l'étang Pontal, il s'était, soudainement, enfoncé sous la glace. Le fagotier avait sauté à l'eau, l'avait repêché, ramené dans sa petite maisonnette et déshabillé pour changer ses vêtements avec ceux de son propre fils.

Le jeune baron savait aussi l'affection qu'il avait pour les gens du château, comme il les soutenait et comme il les aurait défendus si on les avait blessés ou menacés. Car Denis, comme nous l'avons dit, était une pièce d'homme, qui se tenait un peu courbé tellement il était grand, large d'épaules, des jambes impressionnantes avec des cuisses de chevaux, des mains massives pareilles à celles de bateliers et un visage osseux, coupé à la hache, où un nez crochu et des yeux gris d'émouchet le laissaient paraître aussi rude et sévère qu'il était pourtant doux et bon.

Le jeune baron savait aussi que Denis était braconnier, mais un braconnier à sa façon qui contrôlait les lièvres et les faisans de ses maîtres, qui traquait plutôt les autres braconniers que les bêtes du bois ; il savait que Denis braconnaît par plaisir, rusait avec le renard et la fouine et s'entêtait à n'attraper ou à ne tuer les lièvres que quand ceux-ci cherchaient à aller à leur perte, faisaient les difficiles pour périr. Denis s'attelait à ceux-là en priorité, jour et nuit il plaçait de nouveaux pièges, jouait serré, au plus avisé et n'était satisfait que quand la bête perdait la partie, en s'étranglant dans ses lacets ou quand sa carabine à replier, qui retentissait bien rarement, liquidait le lièvre au gîte ou accroupi sur son train arrière, dans une terre à mangeaille.

Marlou l'avait pratiquement fait devenir zozo, ce vieux poilu qui bien sûr était mort de vieillesse à présent ; Marlou l'avait fait damner durant des hivers et des étés, sans que jamais au grand jamais il puisse le maîtriser.

C'est celui-ci que le fagotier aurait voulu tenir à sa merci ! Et voilà qu'un demi-lièvre, Cadet, était venu prendre gîte à *Nagueústér*, et la bête avait toute la maîtrise de l'autre, même manière de sauter, de gîter, même manière de tricher quand on l'enserrait de près, de perdre les chiens qui se regardaient groggys comme des égarés. Durant l'année déjà, Denis avait compris le manège du lièvre ; une fois, dix fois même, il avait remarqué des allures que les autres poilus aux longues oreilles n'ont pas. C'était un vrai sorcier couvert d'une peau de lièvre, ainsi que le jeune comte *dèl Fossète* l'avait déclaré au baron.

Mais, que Cadet attende encore un peu, car le fagotier avait son plan !

XVII.

Le cor de Fayenbois venait de résonner, rappelant les gens ; la partie de chasse était terminée. Le baron, les invités, les gardes et les traqueurs retournaient vers le château pour aller se reposer, car tous ces hommes avaient accompli une dure journée, battant les bois à partir de cinq heures du matin.

Denis le fagotier était reparti avec les autres ; mais, ayant les coudées franches, il prétextait qu'il devait distribuer de l'ouvrage à Thomas, son ouvrier fagotier, qui rassemblait des brassées de bois pour les boulangers dans la taille *dizos Hom'vint*. Il s'en alla, siffla après César, le chien du patron qui le suivit tout joyeux ; et l'homme et la bête se dirigèrent vers le ruisseau de *Côreû*.

Denis attacha le chien, le mena à proximité de l'endroit où Cadet avait sauté hors de sa cachette, et là le braconnier parla à César, qui comprit ce que Denis lui demandait, marcha le nez à terre, humant l'odeur des herbes, à gros coups, comme une machine de convoi qui se met en branle, et arriva ainsi jusqu'au gîte de Cadet, sans rien manifester.

Denis recommença sur l'autre bord du ruisseau, sans que le chien ne fasse la moindre annonce, le plus petit arrêt. Et le fagotier se demanda si l'odeur du lièvre ne s'était déjà pas dissipée hors du gazon. Il remonta le ru, portant César dans ses bras pour le réactiver quand il le remettrait dans le pré, et une vingtaine d'enjambées plus loin, il remit la bête sur le sol qui recommença à sentir en diable, en redescendant.

Juste à l'endroit où Cadet était rentré dans l'eau, César secoua la queue, renifla à gros coups, ne pouvant quitter l'endroit ; Denis reprit César dans ses bras, le conduisit de l'autre côté du ru, juste en face de l'endroit où il avait reniflé, et là, il le remit par terre ; mais le chien ne retrouva plus le passage. Le fagotier recommença de l'autre côté ; César réagit une deuxième fois. Il le remit sur l'autre rive ; la bête resta inerte, et Denis recommença encore plusieurs fois le même manège

et comprit ainsi l'astuce de Cadet. Le lièvre était entré dans l'eau pour éviter d'être repéré, il n'y avait pas à s'y tromper !

Denis savait qu'une fois la chasse ouverte, Marlou se cachait également au bord du ru de *Pèhombé*, qui coule au pied de *Dôvâ*, et il acquit ainsi la certitude que Cadet était le même larron que son modèle.

L'homme compta les touffes qui retombaient sur les bords du ru de *Côreû* et qui pouvaient servir de gîte ; il en compta treize. Ce chiffre élevé fit faire la moue au fagotier, qui croyait un peu aux sorcières. Mais il avait son plan ; au pied de chaque cachette, un peu au-dessus de la surface de l'eau, il étendit sur une bonne largeur des jeunes pousses de noisetier qui traversaient le ru et qui reposaient des deux côtés sur une petite pierre. Cadet n'aurait pu passer dans le cours d'eau sans les faire tomber. L'idée du braconnier n'était pas mauvaise, car là où les baguettes seraient bougées, c'est là où le lièvre serait.

Un coup de carabine et l'affaire serait faite.

Denis s'en retourna à *Fondrivâ*. Le fagotier avait la mine joyeuse et le sourire aux lèvres.

Sa fille Bertine, qui avait trouvé le temps long, ne l'avait pas attendu pour dîner.

XVIII.

Cadet se réjouissait qu'il fasse nuit pour grignoter un laiteron ou une chicorée, car il avait la fringale.

Depuis midi qu'on l'avait délogé du bord du ru, il était resté couché dans le sillon d'une éteule nouvellement retournée et, le nez en l'air, il sentait et écoutait ce bruit nouveau arrivant à ses oreilles.

Le labouré était déjà légèrement séché et le vent qui rabattait les poils du lièvre roux le faisait confondre avec une motte de terre tombée au fond du sillon.

Pour la dixième fois, l'avanie qu'il venait encore de vivre repassait dans la tête de Cadet ; il se revoyait fuyant son buisson et se ruant dans une fondrière, où le chasseur ne pouvait plus l'apercevoir ; une fois sorti de la petite fosse, il avait foncé droit devant lui et digéré par quelques sauts la pente courte du *bwès à s ônés*. Les chiens, au départ qui le serraient au derrière, avaient déjà un gros retard sur lui, et arrivé dans la plaine qui se profile au-dessus du chemin escarpé et où il était hors de vue de César et de la compagnie, Cadet avait négocié un angle droit, coupé en quinconce et était revenu dans son premier chemin. Là, il avait redescendu le tier ; ayant pris suffisamment de distance, comme un vrai acrobate, il

avait sauté au plus vite à gauche et était retombé dans les terrains incultes et les hautes fougères ; un nouveau bond identique au premier l'avait propulsé dans le jeune taillis, au milieu d'éclats de bois et de branchettes coupées qu'avaient faits les fagotiers. La campagne se présentait devant lui ; il y avait plongé pour venir se blottir dans un sillon et s'y ressaisir.

À présent que la nuit tombait sur la campagne, il pourrait bien vite remonter la pente ; la noirceur le dissimulerait, le garantirait comme l'aile de l'alouette protégée ses jeunes.

Méfiant et précautionneux, il se dressa sur ses pattes arrière, ramenant celles avant sur son estomac, comme un chien en faction. Il écouta et guetta, essayant de percer la demi-obscurité qui se faisait toujours plus forte. Il n'entendit rien, si ce n'est un coq d'août tardif qui, dans le pré tout proche, devant s'envoler vers les pays chauds, débitait une de ses dernières chansons. Il ne vit rien, si ce n'est les yeux brillants d'une chouette qui était venue se percher sur le mancheron d'une charrue que le laboureur avait laissée dans le labouré, le soc amorcé à la terre. Le temps était serein ; dans le ciel, les étoiles apparaissaient pareilles à des étincelles de forgeron.

Maintenant la nuit était tombée sur la région ; elle avait ouvert toute grandes ses ailes noires, noires comme celles d'un corbeau.

Cadet quitta le labour et prit le chemin du pré *al Font'nale*, où, depuis la dernière lune, ils se rassemblaient, lui et quatre des siens ; il n'en trouva plus que deux, dont un qu'on appelait Roubi, qui avait un œil sortant de son orbite et qui était quasiment déhanché. Ce dernier raconta que Blankèt, le lièvre de *di so Drwèbe*, et Neùrèt, celui de *d'zo l'Ayebé*, avaient été tués par un homme qui transportait le tonnerre avec lui. C'était également lui qui avait gravement blessé Roubi.

Ce fut une nuit chagrine, durant laquelle on ne fit ni acrobatie, ni cabriole, mais où on parla de balafres et de contusion. Cette causerie, qui sentait la poudre et le sang, rendit encore Cadet plus méfiant, plus finaud et plus rusé ; aussi, sur ses conseils, les deux autres convinrent avec lui qu'on ne s'attarderait pas au pré *al Font'nale*. Et, sitôt que Cadet distingua une lueur dans la partie basse du ciel, au levant, il quitta la compagnie et côtoya la voie de la herde qui le ramena au terrain vague, à l'orée du bois.

Il rentra dans sa pâture, vint tourner au bord du ru de *Côreù* et choisit, pour gîter, la dernière touffe que le braconnier avait comptée. Il fit dans l'eau la manœuvre que Marlou lui avait apprise et qu'il avait expérimentée lui-même quelques jours durant ; mais, quand il fut entré dans les jeunes pousses de noisetier, il se précipita hors de l'eau comme un sauvage et s'engouffra dans le tail-

lis.

Ses pattes avant conservèrent encore, bien du temps après, l'odeur de Denis le braconnier.

XIX.

Ce jour-là, Denis alla sur poste très tôt le matin.

Martin, un des gardes du château, qu'il rencontra au-dessus du tier des *Mobèts*, lui demanda si sa fille Bertine l'avait mis dehors, pour se retrouver si tôt parmi la nature ; mais, comme le fagotier savait que Martin appréciait la jeune fille et qu'il voulait amener la conversation à ce propos (ce qui l'aurait encore retenu), il y alla courtoisement en répondant qu'il devait préparer deux cents fagots avant la nuit, qu'il n'avait pas de temps à perdre et qu'ils deviseraient à leur aise une autre fois.

Et Denis, après un salut militaire, se dépêcha de partir comme s'il avait eu des guêpes dans les jambes de son pantalon.

Il remonta *Nagueústêr*, *Combiè-Mosti* et le taillis *às Favés* et arriva au-dessus du château en suivant le ru de *Coreù*, qu'il redescendit le plus calmement du monde, sans quasiment faire de bruit malgré ses gros souliers ferrés de clous à tête ronde.

Bien vite, Denis observa ses premières baguettes ; il passa outre, puis des deuxièmes et des troisièmes, qui n'avaient pas changé de place non plus ; après les quatrièmes, ce fut le même constat, et ainsi de suite ; le braconnier, qui s'était réjoui un peu tôt, constata déjà que c'était un échec. Il compta encore : dix, onze, douze. Et voici les dernières, pensa-t-il, treize, sans doute point de baguettes déplacées... Et en arrivant à l'endroit stratégique, il n'en aurait fallu guère plus pour que Denis sente son cœur s'arrêter de battre.

Avait-il bien regardé ? Les baguettes n'étaient plus en place et barraient l'eau, arrêtées par les herbes. Et le roux Cadet était là, au gîte, où l'on ne voyait rien remuer.

Les yeux gris d'émouchet du braconnier commencèrent à briller comme des miroirs ; puis, tournant le dos au lièvre, il retira sa carabine repliée sous son sarrau, la chargea et, se retournant vers la bête, il visa, arrêta sa respiration et lâcha son coup au-dessus des jeunes pousses de noisetier. Rien ne bougea et Denis, qui restait là sur place la bouche ouverte, pensa qu'il avait tué Cadet, qu'il était raide mort. Il n'entendit pas qu'on accourait suite à son coup de carabine ; non, il n'entendit rien et il fit deux sauts en avant et se laissa tomber sur la touffe en criant : « J'ai eu Cadet, c'est pour moi !... ».

La carabine dans la main gauche, il fouilla sous lui avec l'autre, mais il ne sentit rien ; il entrouvrit les fougères et ne distingua ni lièvre ni la plus petite chose qui aurait pu démontrer l'emplacement d'un gîte.

Denis enleva la casquette de sa tête et empoigna ses cheveux comme quelqu'un ayant peur que son cerveau ne s'échappe.

Une voix venant du sommet du talus lui fit lever les yeux et Denis, hors de lui, vit le jeune baron qui riait comme un bossu.

— Monsieur le baron, balbutia le braconnier, en se relevant et en ramassant sa casquette qu'il tortilla sur son ventre, monsieur le baron, vous ici, si tôt ?

— Je cherche après Cadet, répondit de Bouhémont, riant encore plus fort.

Et Denis, qui sentait une rougeur lui monter au visage, ne trouva plus rien à dire.

Le baron tira un tas de feuillets hors de sa poche et les donna au fagotier. C'était des bons pour délivrer dix mille perches à Chévâ de Jupille, le marchand de bois.

XX.

Denis arriva dans le taillis avant six heures du matin.

Thomas, son ouvrier, qui était toujours à son poste le premier, vint un peu après et lui dit « Bonjour, patron ! » comme les autres fois, mais sans se demander pourquoi le fagotier était si matinal, car Thomas était simple d'esprit.

Denis répondit au bonjour de Thomas et la coupe aux sapins retentit bien vite de coups de courbets de nos deux hommes.

Les heures passaient comme tous les jours, toujours pareils, sans entreprendre nulle causette, sans bien souvent ne dire aucune parole ; du reste, Denis n'était pas bien bavard et s'il l'avait été, cela ne lui aurait pas servi à grand-chose, étant donné que Thomas n'avait pas toute sa raison.

Et si Thomas avait même pu tenir un raisonnement, Denis préférerait le silence plutôt que de copiner, car le braconnier avait Cadet dans la tête et il réfléchissait à ce qu'il pourrait bien entreprendre pour faire succomber ce malotru qui faisait parler de lui comme la comète. Denis pensait aussi au baron, qui ne laisserait passer aucune occasion pour le chambrer et lui faire perdre la face, ce qu'il avait déjà fait tout à l'heure. Il aurait mieux supporté que le châtelain lui donne une bonne réprimande pour avoir braconné sur ses chasses, et ensuite en être quitte de cette manière ; mais il savait que son jeune maître ne lui chercherait pas misère

et qu'il lui garderait sa confiance. Ce qui le ferait bisquer, ce seraient les sous-entendus qu'ils émettraient, lui et ses gardes, car le maître les mettrait au parfum sur toute la scène. Il savait la joie qu'il prenait quand on se blaguait l'un l'autre, et ce qui venait de lui arriver, à lui, Denis, était bien quelque chose qu'il attendait pour se divertir bientôt.

Un peu avant le dîner, on entendit au loin des grelots qui tintaient et bien vite le bruit d'un attelage circula dans la drève aux peupliers. C'était Gilles le taciturne qui venait charger les perches sur son char.

Le baron marchait en avant, suivi de ses deux gardes : Jef et Martin, et l'on chargea les fagots qui étaient liés par dix et qui constituaient un tas plus haut qu'un homme.

Comme Denis l'avait pressenti, la conversation s'anima à propos de Cadet et du braconnier, qui rusait avec les bêtes, et connaissait d'autant mieux les gens ; aussi, dès le premier mot, il comprit que le baron avait tout raconté.

Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, répondant aux propos, aux répliques qui pleuvaient de toutes parts, essayant de rire, mais d'un faux rire sans joie qui avait difficile d'apparaître, et il jeta un bien laid coup d'œil à Jef, qu'il n'aimait pas, quand celui-ci dépla la sarrau où la carabine était enveloppée.

Et les moqueries recommencèrent, pleuvant dans l'assiette de Denis ; c'était le maître qui criait : « J'ai Cadet, c'est à moi ! ». C'était Martin qui disait : « Je m'en vais, je n'ai pas de temps à perdre, il faut que je fasse deux cents fagots avant ce soir ! ». Même le charretier, Gilles le taciturne, avait la langue bien pendue et faisait bisquer Denis à un point tel que celui-ci en chargeant, lui jeta sans ménagement les fagots de perches dans les bras, avec une telle rudesse que notre charretier dut crier : « Doucement ! ».

Le jeune baron, qui comprit que cela allait dégénérer, signifia d'un geste de la main que la raillerie était terminée ; le travail reprit en hâte et, bien vite, il ne demeura plus que trois rangées de fagots à charger.

Denis moussait toujours.

Ah, s'il avait pu liquider Cadet, comme il l'aurait assaisonné aux oignons et au vinaigre, sans attendre que la bête devienne couleur bleuâtre ou verdâtre, ni pourrie au milieu, pour la préparer au vin blanc et aux pois de genévrier !

Il en aurait eu de la satisfaction de revenir du bois de *Nagueústêr* avec la peau de la bête et ses os dedans ! La pendre dans le sentier, où les gardes forestiers passent !

Quelle belle vengeance il tiendrait !

Le dernier lit de perches reposait sur des blocs de bois, à hauteur d'un pied du sol. On l'entreprit, quand tout à coup, les fagotiers, les gardes et le charretier tombèrent quasi de surprise en voyant Cadet fuir cet endroit qu'il quitta sans trop se presser, sans faire de crochet, ni rien de particulier pour qu'on perde sa trace, ni pour se prémunir d'une attaque.

À moins d'être borgne ou aveugle, on comprenait que le lièvre manœuvrait tout à son aise ; on ne pouvait en douter, il savait qu'en cet instant il ne courait aucun risque !

Quand il fut hors de vue, nos gens se regardèrent tous l'un après l'autre, presque gênés, fameusement humiliés.

Denis, quant à lui, ne put s'empêcher de crier ce qu'il pensait et, à l'improviste, il dit :

— Un sorcier ! C'est un vrai sorcier !

Thomas, qui n'avait encore rien dit depuis six heures du matin, regarda le fagotier avec comme d'habitude son air égaré et dit :

— Non, patron, un lièvre... je l'ai vu, moi...

Cette réponse naïve adressée à Denis fit rire aux éclats toute la compagnie et Thomas voulut faire comme les autres. Le malheureux en rit, mais d'un rire qui faisait mal, un rire d'innocent qui ressembla d'abord à une grimace, ensuite qui lui fit ouvrir la bouche comme l'entrée d'un four, découvrant des dents noires et jaunes ravagées, toute déchaussées et tellement disjointes qu'on aurait pu introduire un brin de paille entre chacune ; c'était aussi animal qu'humain, avec de grandes et larges dents comme celles d'un cheval.

XXI.

Cadet faisait bien paisiblement sa méridienne, ramassé comme une couleuvre dans des herbes séchées et des orties mortes qui avaient poussé au pied d'une haie qui ne craignait pas le froid.

Le soleil, un soleil blanc de fin d'octobre, lui envoyait ses rayons, car le ciel était immaculé et la brume matinale dissipée depuis déjà un bon moment. Cadet n'était pourtant pas dans son assiette, parce qu'il rêvait et comme toujours ses songes l'ébranlèrent, l'agitèrent ; il remuait, tout contracté.

Aux environs de dix heures, notre lièvre se réveilla, dressant les oreilles raides comme des pointes de sabre et frissonnant depuis la tête jusqu'aux ongles de ses pattes ; il jeta un œil vers l'endroit où il pressentait le danger, alors à un jet de pierre de lui, et de l'autre côté des buissons, il vit Poumê le chasseur, qui jetait

des bouffées hors d'une courte pipe en bois. Immédiatement après, Cadet entendit un bruit différent, plus léger, à quelques pas de lui ; c'était Fidèle, la grande femelle du chien de chasse, qui vint s'arrêter comme une statue en pierre, sans souffler ni remuer, une patte avant levée comme si elle n'avait pas osé la poser à terre par crainte de se piquer ou de se couper ; les yeux de la chienne jetaient de curieux regards vers son maître et sa queue commença à remuer comme un orvet qui a dormi à la rosée et qui découvre la chaleur du soleil.

Le chasseur vit que la bête était en arrêt et, tirant sur la bretelle qui retenait son arme à son épaule, il empoigna son fusil et releva les deux chiens. Le fin roublard, qui avait entendu in extremis les petits bruits secs que cela avait provoqués, s'échappa de son repaire, côtoyant la haie comme un joueur de jeu de hasard, engageant avec Fidèle qui le suivait de l'autre côté des souches, une vraie course de vitesse, empêchant ainsi Poumê de lâcher un seul coup de fusil de peur d'atteindre sa femelle.

Cela dura quelques secondes et en haut du pré *al Houyîre*, où la haie s'achève, le lièvre gagna tellement de terrain dans la montée que le chien tout essoufflé et exténué stoppa avant d'être arrivé à mi-chemin de la côte qu'on appelle la vigne *Gawdêt* ; ensuite, le rusé pendard poursuivit droit devant, traversa le chemin des Trixhes et, léger comme une hirondelle, plus rapide qu'un vent puissant, il entra dans la campagne *dè Souc*.

Cardol, l'oiseleur aux linottes, ayant entendu ses chanterelles faire appel, tournait précisément les yeux du côté du *trô d'Moûze* (vers l'endroit où les oiseaux mi-grateurs arrivent *è Souc*), quand il aperçut notre Cadet qui sortait de la haie au houx pour emprunter le guéret et faire irruption à proximité du grand filet de l'oiseleur. Assis dans sa cabane, l'homme baissa la tête, attrapa le bois du tirant de son filet à deux mains, campant ses pieds au sol, se repliant ainsi en deux et regarda arriver le lièvre roux, qui accourait à grands bonds, en rasant la terre.

Il avait son idée : tirer sur la bête quand elle traverserait son grand filet ; il n'avait garde, il savait que le lièvre et le lapin passent outre des fils comme outre d'une toile d'araignée et quand Cadet arriva aux mailles du pourtour de la corde, à une courte distance du buisson arrière, Cardol y jeta un coup de pied si puissant que ses éléments de son piège se refermèrent, pareils à une trappe et que le lièvre roux, pris au milieu du corps, fut éjecté en l'air en tournoyant, comparable à une feuille qui se détache d'un arbre. Et notre coureur vint retomber cinq à six mètres plus loin, dans une terre à betteraves.

Cardol, qui avait vu la bête monter dans les airs tout en faisant des cabrioles, fonça dans sa direction, pensant qu'il l'avait étourdi, mais il eut beau chercher et

regarder, il ne trouva rien qui ressemblait à un lièvre. Il scrutait encore, quand Poumê le chasseur arriva à ses côtés et lui demanda s'il n'avait pas aperçu le gibier de potence, et l'oiseleur, qui ne savait quoi répondre, haussa les épaules en changeant une cage de place.

Et pendant ce temps-là, le roi roux de *Nagueústér*, pris de vertiges comme un veau, titubant sur pattes, s'était porté hors de la parcelle, vers la haie de sureau du pré *al Fontinne*, avait traversé celle-ci, coupé le chemin, descendu *è fond Djâmin* pour grimper vers *è sârt Trouflèt*, où il alla se coucher dans une touffe moitié oseille de vaches, moitié plantain, toute proche d'un tas de pierres rousses comme lui, qui provenaient de la carrière *Herman*, qui est là à proximité. Comme il était dans une déclivité exposée au levant, le soleil tapait, dardait on ne peut mieux, soufflait sur lui une toute douce et caressante haleine, qui aurait dû le revigorer et le rasséréner, le réchauffer, mais malgré cela, le pauvre Cadet grelottait et il frémissait comme s'il avait été exposé à la bise au plein cœur de l'hiver ; et il réfléchissait à ce qu'il venait de vivre : il se revoyait propulsé dans les airs comme une balle à jouer, comme s'il n'avait été qu'un fêtu de paille ; retomber sur la tête, se relever tout cassé, tout meurtri, bien malade !

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Marlou, dans ses prêches et ses discours, ne l'avait jamais, au grand jamais, mis en garde à propos du danger de voler comme un oiseau. Pourtant, il n'y avait pas à le nier, il s'était retrouvé dans le ciel, lui qui n'avait ni aile, ni plume. Et le lièvre, qui sentait quelque chose de chaud qui coulait sur les côtés de sa petite gueule, se purlécha. C'était du sang qui dégoulinait dehors.

Il saignait, le pauvre petit Cadet, il saignait et ses dents menues, toutes démantibulées, le firent souffrir durant de nombreux jours ; si bien qu'il demeura longtemps sans bouger, ni manger, qu'on le vit maigrir à vue d'œil et qu'il devint pareil à deux mains jointes, comme s'il avait fait carême durant deux lunes.

La nuit de la Saint-Hubert, quand il reprit le chemin du pâturage parmi jachères et sarts, ses camarades furent bien surpris et le trouvèrent fameusement amaigri, desséché, pire qu'une vieille hase qui aurait connu trois portées l'une après l'autre.

XXII.

Je ne sais qui prétend que les lièvres ont la mémoire courte, toujours est-il que celui qui a lancé pareille fadaïse ne connaissait guère le mode de vie de ces bêtes-là.

Faites-les lever de l'endroit où ils dorment ou traînez dans les entre-deux des souches, là où ils passent, et vous constaterez s'ils reculeront ici ou s'ils s'enhardiront là-bas.

Ce fut le cas en ce qui concerne notre poilu, que sa mésaventure avait tant perturbé, qu'il abandonna la campagne *dè Souc*, là où il se rendait pourtant très souvent.

Cela dit, Cadet, qui avait besoin de se reposer l'esprit plus que le corps, vécut paisible et solitaire durant tout un temps en restant confiné par-dessus la carrière *Hèrman* jusqu'aux premières neiges.

L'existence du lièvre était pourtant encore menacée là comme ailleurs, parce que le fermier de *Vignoûle* avait remarqué plus d'une trace du rusé gibet ; c'est ce qui lui avait donné l'envie de manger un morceau de ce qu'il appelait un lapin sauvage. Mais l'homme eut beau chercher à attirer le lièvre dans ses lacets et ses appâts, Cadet fit le sourd et l'aveugle, se détournant la nuit pour ne pas pénétrer au-delà des haies, dormant le jour dans les touffes d'herbes jaunes que les vaches n'avaient pas broutées ou bien au pied des vieux pommiers *dè fond Djâmin*.

Et, petit à petit, lors de ses promenades, il se rapprocha de son canton, toujours une distance plus proche chaque nuit, tant et si bien que lors d'une matinée du dernier mois de l'année, alors que la terre était gelée, dure comme de la pierre, que le bois de *Nagueústêr* semblait mort tellement il faisait calme, Cadet se risqua jusqu'à son réel lieu de vie : la broussaille noire où il entra le cœur content, avec la même joie, le même amour que celui qui rentre dans son pays après des années passées à l'étranger.

Bien vite, il reprit du poids ; de maladif, son poil redevint sain, beau comme le plumage d'un bruant jaune au printemps ; ses jarrets se renforcèrent à la course ; ses semblables le revoaient faire le forcené, sauter, se sauver, tourniquer, lancer, faire le sot. Les petits légumes des potagers des alentours le retrouvaient aussi ; eux qui étaient restés durant plus d'un mois et demi sans nouvelle brèche, recommencèrent à décroître, tantôt c'était une salade rasée jusqu'à l'œil, le lendemain, c'était un chou frisé pelé jusqu'au trognon.

Les braconniers et les affûteurs ressurgirent et le menacèrent à nouveau, mais aucun ne parvint à surprendre la bête.

On l'entendait broyer l'herbe entre ses dents, on le sentait passer, mais jamais personne ne le voyait.

Cadet ressemblait au vent.

XXIII.

Par cette froide matinée de janvier, le fagotier de Fayenbois liait aux fagots dans le taillis *dè Combiè* ; une neige fine était tombée venant du Nord, si légère qu'il y en avait tout au plus un demi-pouce sur le sol.

Pour réchauffer ses doigts, Denis avait allumé un feu de copeaux, qui lui servit également à réchauffer son café, et les deux mains au-dessus du bûcher, il regardait au loin tout en profitant d'une flambée, quand tout à coup, sous le tier des *Gades*, il aperçut Cadet qui revenait précipitamment de sa promenade et qui cherchait à gîter.

Denis regarda le lièvre sans le quitter des yeux, il vit l'intrigant bondir sur la droite hors de son passage, doubler maints mètres plus loin, rebondir à gauche, redoubler en avant, puis revenir sur ses pas pour sauter à ce moment dans un ramassis de branchettes coupées, où on ne le revit plus jamais.

— Ça y est, se dit le fagotier, et il se remit à l'ouvrage.

Dans l'après-midi, vers 14 heures, le baron passa à proximité de Denis ; ce dernier l'appela dans le taillis et lui raconta la scène qu'il avait vécue en matinée. La joie se manifesta sur le visage de de Bouhémont et, moins d'une demi-heure plus tard, tout fut prêt pour une véritable chasse à courre.

La lisière du bois, là où Denis fagotait, était clôturée et on avait cloué sur les piquets un tressage en fils de fer sur une hauteur de deux mètres : c'est là que le châtelain nourrissait ses faisans. On convint d'y chasser Cadet en descendant le tier des *Gades*, et en bas le baron fit placer en enfilade tous les sujets du château.

Quand tout le monde fut à son poste, on amena les chiens de chasse à proximité du gîte du lièvre roux ; celui-ci, délogé, et qui sentait les bêtes et les gens, s'enfouit en fonçant vers l'enclos aux faisans, où il alla tourner en rond, pareil à un cheval de manège.

Voyant le lièvre prendre la fuite, les chiens foncèrent vers lui comme des déchaînés : ce fut Diane, une lice (femelle du chien) de race, qui eut l'honneur de la poursuite et une course à mort s'engagea entre elle et le roux poilu.

La montre en main, le baron regarda filer les deux bêtes et moins d'une minute plus tard, les deux coureurs revinrent du côté contraire et repassèrent ainsi à l'endroit d'où ils étaient partis.

Diane et Cadet luttèrent, allèrent comme l'éclair et quand ils passaient devant nos gens, on aurait bonnement dit qu'ils glissaient plutôt que tant courir. Sur la terre gelée, leurs pattes faisaient un bruit léger de galop qui se perdait bien vite, tellement la vitesse était grande.

— Ils vont revenir, dit le baron en regardant sa montre.

Et au même moment, le pauvre Cadet qui avait gagné un rien de terrain sur la lice, arriva à bride abattue comme un perdu.

« Allez Tom ! » cria de Bouhémont et le deuxième chien suivit Cadet, le serrant de près.

Au troisième tour, le lièvre n'avait perdu ni gagné un pouce, mais au quatrième, on constata que le roi roux de *Nagueústér* se relâchait un peu et commençait à être éreinté.

Le châtelain tint Mina prêt pour le tour qui allait suivre, et quand Cadet, les deux yeux sortant de leur orbite, fit irruption, on lui lâcha le troisième ennemi dans les pattes arrière.

Cette fois, c'en était quasi fait de Cadet, et pour lui donner le coup de grâce, quand il recommença sa randonnée pour la sixième fois, César, celui que le lièvre craignait le plus, surgit derrière lui, en aboyant de joie et de contentement.

Cadet se crut perdu, mais son courage ne lui fit pas défaut, et comme une flèche, il suivit les traces que lui, Tom, Diane et Mira avait laissées.

Les oreilles baissées, les pattes étirées, raides comme des montants de néflier, la bête traquée fit une dernière force et, au virage du taillis, ses bonds furent si grands qu'on voyait bien qu'il ne pourrait plus résister longtemps à ce rythme-là.

— Il va être échauffé, risqua Denis, il ne sera plus consommable !

— J'en ai le sentiment, répondit de Bouhémont, en riant.

Mais soudain, César, le fameux César, lui qui odorait si finement et qui fendait l'air si léger, César revint le nez par terre, tout seul, sans Cadet, flairant, comme un jeunet, comme un chien à peine dressé.

Son maître le regarda hagard, puis, suivi par Denis, s'en alla dans le cercle battu par les coureurs, mais, dans la neige, à l'extérieur du cercle, on ne trouva nulle trace de pas de lièvre, révélant où Cadet aurait bien pu disparaître.

Qu'est-ce que cela voulait bien dire ?

Le lièvre roux n'était pourtant pas rentré sous terre ?

Le lendemain, en venant prendre son service, le fagotier décela les pas du rusé compère qui traversaient la randonnée ; il les suivit, et sur un tas de bûches, aussi haut qu'un homme, où Cadet avait sauté pour se sauver la vie et où il s'était tenu caché jusqu'à la nuit tombée, la neige était fondue, car la bête, épuisée, devait être trempée de chaud.

Denis mesura la hauteur que le lièvre avait franchi pour arriver là d'un seul bond.

Il compta trois enjambées.

« Faut-il qu'il ait de fameux jarrets ! » pensa le fagotier.

XXIV.

Pourquoi les lièvres dans l'autre monde ne verraient-ils pas ce qui se passe dans celui-ci, puisqu'ils meurent les yeux grand ouverts !

S'il en était bien ainsi, allez, j'en connais un qui aurait dû tressaillir de plaisir plus d'une fois sous la terre et les feuilles qui le recouvraient aussi.

Marlou aurait bien pu tomber plus mal s'il avait remis ses affaires dans d'autres mains. Ses souhaits arrivaient comme la pluie et le beau temps, l'un après l'autre ; les hommes languissaient, bisquaient, et Cadet faisait parler de lui.

Et comment, qu'on parlait de Cadet ! comme de quelqu'un de rarissime ; il s'en fallait de peu pour qu'on le mette dans la gazette aux images, où on l'aurait présenté couleur roux brûlé, les oreilles et la queue tirant sur le blanc à la pointe et les pattes couleur argile à partir des ongles jusqu'aux pliants.

D'après les dires de ceux qui avaient connu Marlou, Cadet possédait encore quelque chose en plus que lui : la sincérité. Était-ce un bien, était-ce un mal ? Toujours est-il que le lièvre de *Nagueûstêr* était plus téméraire que ne l'avait jamais été celui de *Dôvâ*.

À peine avait-il un peu oublié la traque ou une indécatesse ou l'autre qui lui était arrivée, ne le voyait-on pas apparaître soudainement comme un fantôme à quelques longueurs des arracheurs de pommes de terre, des moissonneurs ou des faucheurs de foin ! Mais, ce qu'on savait aussi, c'est qu'il ne se montrait ainsi qu'aux endroits où il ne courait guère le danger de recevoir un coup de fusil ; on aurait dit qu'il sentait la poudre qui le menaçait !

Tous les ouvriers de la terre le connaissaient, parlaient de ses ruses et de ses artifices, racontant à leurs enfants les malices et les trucs de l'intrigant gibet, vantant sa vitesse et sa légèreté à la course, l'habileté de Cadet qui, quand il se frottait dans les hautes herbes ou dans les jeunes avoines, à peine voyait-on, à la pointe ou aux fétus, une ombre qui passait comme la raie que le vent fait quand il souffle parmi la campagne.

Ô que oui on épiloquait sur Cadet ; on disait encore à son propos qu'il régnait sur les autres lièvres du pays, que c'était lui qui les écolait, qu'il en était le maître, car les chasseurs avaient remarqué que les poilus de tous les cantons des environs

avaient adopté depuis quelque temps plus d'un procédé que le roi roux de *Naguestér* leur avait enseigné. Et il aurait fallu entendre les plaintes des braconniers pour en connaître quelque chose ; ce sont eux qui se rongeaient fameusement les poings, qui laissaient trop de leur odeur aux lacets qu'ils plaçaient. Pourtant, que ne faisaient-ils pas pour enlever la senteur qu'ils y laissaient ? Toutes les plantes aux forts effluves leur servaient à faire du brouet avec lequel ils se frictionnaient.

Alors César, Mira, Tom, Diane et même Fidèle, la grande lice, s'en allaient tous la tête pendante, la queue entre les pattes, piteux, honteux comme tous les chiens couards !

Et cela ne s'arrêtait pas là ; et les autres bêtes, alors ?

Il aurait fallu entendre les pleurnicheries de Demoiselle Difilèye et les doléances de Messire Mâdré.

XXV.

Un grand vent avait soufflé qui avait dépouillé les dernières feuilles des arbres que les premières froidures avaient jaunies ; il n'était resté aux souches des broussailles de Cadet que quelques billes bleuâtres de prunelles et des nèfles d'un beau jaune doré, toutes crevassées par les gelées de novembre ; alors le temps s'était refroidi, l'air qui courait était passé sur quelque chose de mauvais et un beau jour à la vesprée, le vent avait soudainement faibli et il tourna vers *Lovaye*.

Des nuages gris, pesants et bas, arrivèrent au pays comme des paquets de vapeur malpropre et la neige tomba compacte, sans bruit, à gros flocons tout légers, tout mous. Elle tomba deux nuits et deux jours sans arrêter, jetant sur les arbres et sur les haies un beau manteau, remplissant les fondrières, mettant la campagne au niveau des renflements de terre, rendant le pays tout blanc comme un drap de lit, tout plat comme une carte à jouer.

Et durant tout ce temps, Cadet ne sortit pas de son gîte ; blotti dans une clairière moyenne dans une touffe jaune de prêle, il s'était laissé ensevelir, petit à petit, par une couverture d'ouate, qui s'épaississait, qui lui constituait une maisonnette aux cloisons fragiles, une prison qu'il saurait détruire quand il le jugerait utile, une prison où il avait chaud, car la voûte de neige le garantissait de la froidure du dehors.

Quand Cadet jugea que la tempête était passée, par l'étroite cheminée d'aération que son haleine avait faite, il se fraya un trou de la grosseur de son corps et se faufila hors du bois pour rechercher sa pitance, car son petit estomac grommelait de faim depuis déjà plus d'un jour.

À la campagne, Cadet eut envie de s'en retourner : la neige peu dérangée le laissait s'enfoncer bien bas et il comprit que s'il était poursuivi, il ne pourrait pas échapper au danger. Cette pensée l'ébranla et il demeura longtemps planté là, sans bouger, sur deux idées, ne sachant s'il devait avancer ou reculer. On aurait dit qu'en quittant le bois, il y avait laissé son courage et un peu de sa force ; mais la faim fut plus forte que lui et la bête se dirigea vers le potager de la ferme voisine, la ferme de *Nagueústér*.

Demoiselle Difilèye, la fouine du bois *Haminde*, était, elle aussi, à jeun depuis deux jours et, tentée par la faim, elle avait essayé de ravir les poules de la ferme et les pigeons de cour du quartier-maître. Ici, elle avait trouvé la porte close, là le volet du pigeonnier descendu, et après avoir rôdé inutilement autour du poulailler et du pigeonnier, elle revenait vers son vieux charme dans la cavité qui l'abritait, quand tout à coup, juste devant elle, elle vit accourir un lièvre qui, sur la neige, constituait une tache toute noire, un lièvre en mauvais état, bien affaîsé.

La fouine tressaillit de contentement et se poulécha en pensant au repas qu'une bête pareille lui donnerait. L'ennemi était fort, beaucoup plus gros qu'elle, mais elle savait que les ennemis de la sorte sont plus peureux et, sans attendre, elle se prépara à la bataille.

Demoiselle Difilèye se coucha, se vautra comme une couleuvre et enfouit dans la neige le plus qu'elle put la partie grise de son corps, ne laissant apparaître que sa tête et son jabot blanc. Elle attendit ; au fur et à mesure que le lièvre approchait, la fouine tremblait à l'idée d'une joie prochaine. Bien vite, les poils de son échine se dressèrent tellement qu'on aurait cru voir les poils piquants d'un hérisson. Il lui sembla qu'une odeur de sang chaud lui parvenait côté du lièvre : elle cligna des yeux à moitié, comme si elle avait essayé de cacher le plus possible d'elle-même. Ensuite, son corps tressaillit deux trois fois, ses ongles se campèrent à plat sur la neige et, quand Cadet arriva à sa portée, d'un bond de bête sauvage, elle fonça dessus, à califourchon sur ses reins, et lui cloua ses dents dans la nuque.

Cadet n'en revenait pas ; cela avait été si vite accompli qu'il se demandait s'il ne rêvait pas. Mais le pincement brûlant, le chaud tranchant qui lui rentrait dans le cou, lui signalait suffisamment qu'il ne songeait pas et, sans perdre la tête, il se roula dans la neige, essayant de se débarrasser du meurtrier qui lui suçait la vie. Cependant, demoiselle Difilèye collait à Cadet comme l'oiseau aux baguettes de glu ; le lièvre avait beau se rouler, se vautrer, s'agiter, la fouine ne bronchait pas, avalant goulument comme une sangsue. Et le lièvre sentait ses forces s'en aller petit à petit ; ses yeux devenaient déjà vitreux, brouillés, ses oreilles bourdonnaient : encore quelques minutes et c'en serait fini.

Tout à coup, Cadet eut une idée ; il se releva, rassembla ce qui lui restait de vaillance et, sans tarder, il s'enfuit, droit devant lui.

C'était curieux de le voir détalier avec la fouine qui, la fine gueule bien amorcée dans les poils, faisait la ronde échine comme un chat qui défend ses jeunes.

Et Cadet courait en biais, avançait difficilement, titubant sous sa charge.

Encore un jet de pierre et il arrivera au bout de sa course ; encore une petite force, encore quelques enjambées, quelques pieds en longueur... Enfin, l'y voici, il était temps !

La fontaine *al Tabé* est là, devant lui, avec son eau calme et profonde. Il aperçoit la tache bleuâtre, qu'on distingue noire à cause de la blancheur de la neige. Et comme un baigneur qui pâme de chaud et qui se réjouit d'un peu se refroidir, le lièvre fit le plongeon, descendant jusqu'aux racines des cressons et des iris des marais. Alors, Cadet nagea dans la fontaine, la tête hors de l'eau, faisant des cercles et des cercles, ne se fatiguant pas, et l'onde battait les bords, clapotait comme dans une grande eau après le passage d'une barque.

La fouine, quant à elle, était étourdie ; la froidure d'abord la saisit. Mais voilà autre chose à présent : elle ne peut plus reprendre haleine, ni avaler ; l'eau lui rentre dans les yeux, dans les oreilles, dans les trous de nez, par tous les côtés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Va-t-il falloir qu'elle quitte un si délectable festin, qu'elle abandonne un sang si bon, tout chaud, qui lui descend dans l'estomac avec une douceur de miel qui lui rend la vie au corps ?

Oui, il faut qu'elle quitte tout cela ; elle n'en peut plus.

Et demoiselle Difilèye desserre les dents, détend ses pattes et, pareille à toutes les autres bêtes qui tombent à l'eau, elle remue tous ses membres et revient à la surface.

Cadet, qui s'est senti libéré, ne s'est pas fait prier pour sortir le premier et, sans se secouer, sans regarder si son ennemi se noyait ou se tirait d'affaire, il s'est enfui à toutes pattes vers la campagne de la croix *Visé*, bien loin, fort loin du bois où il s'est couché, pour retrouver ses esprits.

Le lièvre a fouillé sous la neige et y a trouvé des herbes comestibles. Il est resté là durant trois jours, faisant, quand il s'assoupissait, des songes à lui faire dresser tous les poils de son corps, des songes noirs, mais noirs comme les nuits noires sans lune.

En matinée, on percevait la chaude haleine du lièvre qui s'échappait au-dessus de lui comme une fine buée.

Tout autour, la neige était éclaboussée par des taches rouges. On aurait dit qu'un assassin était passé par là.

La terre ressemblait à un grand malade qui sort du coma.

Après avoir recouvert tout durant plus de quinze jours, la neige fondait au soleil comme sous l'aile d'une grande couveuse ; de blancs paquets se détachaient des toits ; les arbres dégouttaient comme les vignes taillées en pleine sève ; le pied de l'homme, avec les talons de souliers, ici découvraient la terre, et là montraient le gazon ; les champs regorgeaient d'humidité ; l'eau sortait des terres, jaillissait des sources, pour aller grossir les ruisseaux qui dévalaient des hauteurs, des fagnes, de tous les côtés.

Sur un jour et une nuit, la neige fondit ; il ne demeura plus que celle qu'on dit qui en attend de l'autre, dans les chemins creux et les côtes boisées.

Toutes les bêtes qui cherchent à survivre étaient à la fête ; les petits oiseaux, qui avaient l'air bouffis d'être frileux, retrouvaient maintenant les semences sauvages que le bon Dieu leur avait semées et que la terre, cette bonne mère, faisait croître pour eux.

Sans avoir peur de laisser découvrir leurs pas dans la neige traîtresse, le lapin caracolait autour de sa tanière et le lièvre des bois avait fait un grand cercle autour des broussailles ; la belette avançait sa gueule fine en dehors de ses vieux murs et l'écureuil, quant à lui, surgissait hors de son alvéole, sur les branches des sapins et des jeunes chênes, pour aller, parmi le bois, éparpiller les coquilles de noisettes et de fâines croquées durant les quinze derniers jours.

Après le dégel, le ciel, un peu mélangé, s'était soudainement éclairci, puis le temps s'était refroidi, ramenant des nuits pleines d'étoiles, des jours sans nuages.

Lors de l'une de ces belles matinées, quand les fortes gelées blanches font pointer les herbes dans tous les sens, raides comme des baguettes de fusil, ouatées comme de la laine, blanches comme du lait, Cadet rentrait bien calmement, rempli jusqu'à la pipe, tout rond ; il revenait du jardin de *Hâgneû*, où il avait fait honneur aux jets de chou de Bruxelles et aux salades d'hiver que les gelées avaient rendus aussi tendres que des sénéçons.

Depuis pas mal de temps, il ne s'était plus aussi bien nourri ; il était quasi sûr qu'il allait s'assoupir comme un paquet, car la salade le faisait dormir et lui reposait les nerfs.

En plein bois, sur le monticule de la clairière inférieure, là où il passait souvent à une époque, une drôle d'odeur lui chatouilla le nez ; mais comme il n'y avait ni vent ni bise, il ne put déterminer de quel côté ce goût pouvait provenir. L'aventure qu'il avait vécue avec la fouine lui revint en mémoire ; de peur, il s'arrêta,

ensuite il frotta ses oreilles l'une contre l'autre et il éprouva le besoin de revenir sur ses pas.

Caché derrière le monticule, bien camouflé dans une touffe de ronces, messire Mâdrê, le renard de *Clêrbwès*, épiât Cadet le roux par les espaces existant entre des feuilles desséchées et des nouvelles clématites de haies ; le rusé gibet était étendu de tout son long, le museau entre les pattes, où il respirait si faiblement qu'on aurait pu croire qu'il était mort, et ses yeux, dont on ne voyait que le blanc, paraissaient tellement placides qu'on les aurait pris pour deux billes de pierre.

Quand Mâdrê vit le lièvre s'arrêter, il ressentit comme un frisson qui lui passa sur le corps ; sa queue remua à la pointe, son échine enfla comme une poule dans la poussière ; alors quand il vit en plus Cadet esquisser le geste de faire demi-tour, messire Mâdrê fut convaincu qu'il était grand temps de lui tomber sur le râble ; il fit un bond au-dessus de la bosse du terrain, comme si un ressort l'avait propulsé vers le haut, pareil à une boule de gomme qui rebondit.

Quand Cadet l'aperçut, il lui sembla que le diable tombait d'un arbre. Avec ses ongles qui s'ouvraient largement, sa queue qui lui collait aux côtes et ses yeux



méchants qui le transperçaient comme des éperons, Mâdrê ressemblait à un loup-garou. À ce moment, le lièvre se sentit perdu ; au lieu de battre en retraite, il fonça en avant.

Ce fut pour son bonheur, car le renard, qui avait cru que Cadet allait reculer, sauta une miette trop loin, et il n'atteignit le lièvre qu'avec une patte arrière.

Grimper la butte et semer Mâdrê, ce fut pour Cadet l'affaire d'un instant. Alors messire de *Clérbwès*, voyant qu'il avait loupé son coup, amorça une manœuvre que font les renards après avoir fait chou blanc ; une fois, dix fois, il recommença ses exercices de sauts, se remettant en première place, s'élançant et sautant après une bête qui n'était plus là, faisant tout pour du vrai, ne sachant oublier la perte et reculant pour un nouvel essai.

C'est Trossecowe, le cher petit écureuil du taillis aux *Faves* qui, le lendemain, raconta l'histoire au roux Cadet, en riant comme un bossu.

— Oui, mon ami, dit-il, j'ai eu peur pour vous, je tremblais tout bonnement comme une feuille de peuplier ; mais, un peu plus tard, lorsque j'ai vu Mâdrê sauter et sauter encore, pareil à celui qui apprend à faire des acrobaties, j'ai été pris d'un fou-rire qui m'a quasi déséquilibré sur ma branche. De m'entendre rire, maître renard leva la tête et lorsqu'il m'aperçut, il fallait le voir partir tout honteux, plus honteux que le corbeau qui avait été dépossédé de son fromage.

XXVII.

Le mois de février s'achevait ; le soleil reprenait de la force, les jours allongeaient en hâte et les veaux de mars, en avance sur la saison, tombaient du ciel depuis huit jours. L'hiver était sur sa fin.

Déjà les daphnés hâtifs de *Côréu* montraient leurs bourgeons roses ; les groseillers sauvages de *Nagueústêr* poussaient de façon désordonnée et sur les bords du ruisseau de *Pèbonbé*, les énurétiques et les herbes de feu s'apprêtaient à germer. Au taillis *às Tchènes*, les feuilles mortes tombaient, poussées ailleurs par les nouvelles pousses ; dans les haies, les chatons des noisetiers enflaient, devenaient plus poilus, plus verts ; les extrémités d'osier prenaient une couleur rougeâtre ; les jeunes sureaux devenant tendres et cassants.

Les couples de chats sauvages, qui se tenaient aux *R'wènes de Combiè-Mosti*, miaulaient toute la nuit et tout au long du jour, les merles et les pies de haie se poursuivaient dans les taillis ; les tourterelles se câlinaient sur les souches, sur les troncs, sur les ramilles.

Les taupinières remuaient ; les ruchers se réveillaient ; le blaireau et le loir

émergeaient de leur grand somme, s'apprêtant tous à rentrer dans la lumière, le monde, la vie.

C'est le printemps, voyez-vous, qui était là derrière, toujours viril, jeune, fort et sein ; prêt à revenir précipitamment, à fêter la période pascale, à refaire le grandissime ouvrage, renouveler, embellir, parer, faire revivre, faire sourdre, faire croître.

Le printemps était là derrière, et tout autour de lui on devinait une puissance de vie qui revigorait les plus faibles, qui poussait les forts plus en avant encore ; on sentait la volonté de ne pas laisser périr le monde, de le rajeunir, de le repeupler. La sève montait dans les plantes, le sang agissait dans les bêtes.

Et Cadet, lui, se sentait tout drôle à ce moment-là, et il se souvint qu'au temps où Marlou était en vie, il avait déjà connu cela. Son vieux camarade en avait ri, en déclarant que cela s'en irait avec le restant du corps, que c'était une maladie sans aucune gravité, que lui ne risquait plus jamais de ressentir cette mauvaise passe. Il avait connu cela quand il était jeune ; à présent, il était devenu trop vieux.

Et Marlou avait diverti Cadet avec ses fables et ses historiettes, si bien qu'un beau jour notre jeune lièvre s'était retrouvé comme avant.

Mais voilà qu'à présent cela le reprenait plus intensément que l'an passé. Il demeurait des heures entières à penser, à s'ennuyer ; il en oubliait même de boire et de manger, le pauvre, et devenait comme un morceau de bois fendu, au point que son corps était une succession de cerceaux lignés, tellement apparents qu'on lui aurait compté les côtes.

Et une soif abominable lui faisait parfois pendre une langue graveleuse, toute sèche ; une soif qui le faisait haleter à ne pouvoir se reprendre, comme lorsqu'il arpentait dans les pesantes journées du mois d'août.

Ce n'était plus du sang qui courait dans ses veines ; c'était quelque chose de brûlant, un feu grégeois qui le torturait, qui le faisait languir, qui soudain le rendait pesant, lourdaud et lui enlevait toute volonté ; un feu qui, parfois, le mettait hors de lui, sur des charbons ardents, et lui attribuait des besoins qu'il n'aurait pu maîtriser ni contenter.

Alors, il se traînait dans les herbes, dans le givre et même dans le ruisseau, et la froideur lui faisait grand bien.

Après une petite lueur de soleil, un nuage noir se montra, les vapeurs remontèrent plus chaudes, plus suffocantes que jamais et il prit à la bête une envie de rouler dans tout, de ces culbutes qui le firent gémir comme un sot.

Si Cadet avait possédé un cœur humain, on aurait pu dire qu'il avait besoin d'aimer.

XXVIII.

On était en mars depuis deux nuits seulement et la bête était rétablie comme si elle n'avait jamais rien ressenti.

Les sottises de Cadet étaient passées ; il allait pouvoir revivre comme avant.

Quand il y pensait, il aurait pu en rire, comme Marlou.

Oui, il était rétabli et pourtant il n'avait guère pris de remèdes, ni mangé aucune herbe, ni mâché aucune racine. La médecine était toute simple, la voici :

C'était par une nuit claire, claire comme le jour, car la lune était aussi ronde qu'un œil de lièvre et elle brillait au soleil. Dans le ciel, il n'y avait ni nuage, ni brume, pas même aussi fine qu'une toile d'araignée.

Couché dans la bruyère, Cadet méditait en écoutant souffler dans les hauts peupliers du *sârt Bêpan* et la bise faisait un bruit, toujours le même, comparable à un cours d'eau qui, au loin, dévale dans le vantail d'une vanne.

Les seigles, les grains durs d'hiver de la campagne, les arbres du bois, les herbes des prés, tout souriait, attendant dans la joie l'arrivée des beaux jours : la terre était paisible sous les promesses du printemps tout proche.

Tout chantait et riait, sauf Cadet qui, cette nuit-là encore, était mélancolique, quand tout à coup, il renifla et ses dents commencèrent à claquer comme une personne qui a froid ; il recommença à renifler rudement et huma à nouveau une odeur qui lui mit le cerveau à l'envers, une odeur qui le fit frissonner de la tête jusqu'aux ongles de ses pattes : l'odeur d'une hase, d'une bonne amie qui cherchait un vert galant pour lui confier ses petits secrets.

Le roux Cadet se leva précipitamment, avança vers l'effluve, sans guetter, sans regarder autour de lui, l'esprit ailleurs, troublé, la tête dégauchie. Et au fur et à mesure qu'il avançait, le goût de la bien-aimée augmentait, devenait toujours plus languissant, lui entrait par le nez, dans le gosier, lui arrivait au cœur qui battait la chamade.

Le lièvre arriva ainsi *às cot'hés dè Tchâf'né*, devant les maisons du village. Les chiens aboyaient comme des enragés, tirant sur leurs laisses, s'étranglant presque. Mais Cadet ne s'en préoccupa pas, il avait oublié ses malices ; faisant fi du danger, il n'avait plus aucune méfiance.

Il descendit les jardins potagers, rasa les maisons, passa dans l'entre-deux, traversa la chaussée, ce qu'il n'avait jamais encore osé faire, et là, près du bief du moulin, il perdit un moment l'odeur de la hase.

Il gravit *lès Vègues*, prit le chemin le plus court et il ne s'embarrassa pas d'une dépression, car en arrivant sur la crête, la bise lui restitua la fine et douce odeur,

qui flottait dans l'air comme de la poussière d'amour.

Cadet s'arrêta ; tout son corps trembla ; ses lèvres se retroussèrent, découvrant ses joues qui frappaient l'une sur l'autre comme quand il était fébrile et, le nez en l'air, il huma la bise comme un fou.

Alors, le lièvre jubila, pareil à un jeune sot et, comme un cheval débridé, il se mit à courir à un coup de fusil de là, *so lès Houlpès*, où il tomba sur Cat'lène, la jeune hase du bois *às Neûrès-êves*, qui se vautrait dans un sillon d'une terre labourée.

Quand elle aperçut Cadet, elle sauta sur pattes avec la vivacité d'un volte-face d'écureuil qui se reprend ; alors, légère comme une puce, elle sauta outre du lièvre roux, fonça vers lui, s'arrêta soudainement, tourna autour pareille à un cheval dans un manège, si bien que Cadet fut enrobé par l'odeur de sa bien-aimée femelle et il se coucha au milieu, balançant la tête de tous les côtés, suivant des yeux cette petite sottie, cette effrontée, qui faisait déjà de lui un égaré, un malheureux, un esclave enchaîné.

Soudain elle s'arrêta à un moment où le lièvre ne s'y attendait pas ; ensuite la hase s'éclipsa dans les bois en vagissant comme si on lui avait fait du mal.

Cadet la suivit, attiré par une force, une volonté qui ne l'avait jamais encore habité d'une telle manière, et arrivée auprès des bouleaux de son canton, la hase s'arrêta si promptement que Cadet culbuta contre elle et se rua dessus sur le gazon.

Cat'lène demeura couchée, comme étourdie par la situation, et Cadet, qui la regardait étendue, ne savait s'il devait s'approcher encore ou se jeter dessus.

La jeune hase qui attendait, ne voyant pas réagir son libertin, se releva doucement et, pareille à une enjôleuse qu'elle était, elle fonça sur lui, le mordant à la nuque, aux reins et à la tête.

Le lièvre se laissa faire et quand Cat'lène l'eut câliné assez à sa manière, seulement alors elle se décida à lâcher ses premiers mots :

— Vous avez pu me trouver ? dit-elle.

— Je veux le croire, répondit Cadet, un aveugle aurait pu vous rejoindre grâce au musc et à la lavande dont vous êtes imprégnée.

Cat'lène fut accueillante et trouva Cadet à son goût, ni trop grand, ni trop petit ; un beau poil roux qui reluisait comme les feuilles de houx, deux yeux étincelants qui semblaient dire quelque chose ; une petite tête ; de si minces oreilles qu'on voyait à travers ; une queue plus gracieuse qu'un chaton de marronnier d'Inde ; une allure distinguée, allons ; elle lui attribua toutes les qualités.

— Ainsi donc, dit Cadet, on s'est bien rencontrés ?

— Vous me plaisez, mon bien-aimé, répondit la jeune hase.

— Alors, fêtons les accordailles ensemble, risqua le franc gibet.

Pour toute réponse, elle proposa au roux Cadet de l'accompagner et ils entrèrent dans le bois des *Neûres-êves* pour y aller cacher leur bonheur.

XXIX.

Ainsi Cadet, qui était hier aussi ingénu que le jour où il vint au monde, qui était aussi chaste qu'une fleur de lys, qui possédait une âme plus blanche que la couronne de la petite marguerite des prés, le voici aujourd'hui à même d'avoir droit au chapitre, là où l'on cause du grand mystère de l'amour.

Voilà ce qui arrive quand on veut tout connaître !

Et le meilleur de l'affaire, c'est qu'il découcha comme un pendard voluptueux.

Heureusement que *lès Houlpès* sont remplis de cachettes, où l'on peut se blottir sans aucun danger.

C'est ce que Cadet a fait, du reste, puisqu'il est allé se fourrer sous une haie de *Stôtbor*, en attendant la nuit suivante pour recommencer ses cabrioles, s'il vous plaît !

Comme on devient, quand même !

Mais le vent a tourné ; à la place d'arriver par le nord, il souffle aujourd'hui du sud-ouest. Vent de *Forèt*, le vent « de passe » (passage d'oiseaux migrateurs), comme disent les tendeurs d'oiseaux. Si bien que Pierre, le maître-lièvre du bois de *Coyî*, a senti, lui aussi, l'odeur de *Cat'lène* qui lui chatouillait le nez et quand Cadet, qui s'était rendormi, est arrivé au rendez-vous, il a trouvé la place louée et vendue.

— Ah mais, cela ne va pas se passer ainsi, dit le lièvre roux ; on est Cadet ou on ne l'est pas !

— Pirou, seigneur du Bois *dèl Mote* et de celui de *Coyî*, a répondu l'autre en lui faisant une belle révérence.

— Vos titres ne me font pas trembler, répliqua Cadet.

— Trembler ? bien-aimé jeunet roux ; celui qui vous parle l'a déjà fait, lui, trembler, mais c'était de froid, lui répliqua Pirou.

Et le lièvre roux de *Nagueústêr* et celui de *d'zos Coyî* ont cessé de se parler à ce moment-là, puis ils ont fait claquer leurs pattes arrière sur le gazon, comme le font les lapins mâles dans leurs étables ; leurs yeux ont jeté des étincelles ; leurs

lèvres se sont retroussées, découvrant de blanches dents, pointues comme des aiguilles. Des frissons leur ont traversés le corps, tremblement de haine, de carnage, de vengeance ; l'odeur de la bien-aimée petite hase a fini par les rendre déboussolés et nos deux mâles se sont jetés l'un sur l'autre, comme deux lions.

Cat'lène, quant à elle, pendant ce temps-là, louvoyait autour des batailleurs, attendant que le plus fort maîtrise l'autre, pour exprimer ce qu'elle pensait.

Pirou et Cadet se grattaient comme des chats, se mordaient comme des chiens, se comportaient pire que des bêtes mal élevées, et le sang pissait comme si on les avait égorgés.

Cadet se battait avec vigueur ; cependant l'autre s'appelait Pirou pour quelque chose ; alors que le lièvre roux de *Nagueústêr* n'était encore qu'un jeune bouquin, un bon demi-lièvre enfin, et qu'il n'était pas encore reposé de la bamboche de la nuit dernière. Si bien que, pour finir, le lièvre de *d'zos Coyí* l'a maintenu sous lui et lui a fait jurer de s'en aller sans délai. Comme un chien qui s'étrangle, Cadet a accepté.

Mais il n'a pu s'empêcher de crier à Cat'lène en s'en allant, que si elle voulait avoir recours à ses services, elle ne le trouverait plus jamais !

Cat'lène n'a même pas pris la peine de lui répondre, a haussé les épaules et a appelé l'autre en lui faisant un clin d'œil.

Un peu plus loin, Cadet s'est retourné et ce qu'il a constaté l'a fait bisquer. S'il y avait eu une porte *so lès Houlpês*, je suis sûr qu'on l'aurait entendue se refermer violemment !

C'est depuis ce jour-là que le lièvre roux connaît la jalousie.

« Enfin, a-t-il pensé en redescendant les *Vêgnes*, tantôt c'est un jour gras, tantôt un jour maigre, n'est-ce pas ! »

Et il a léché ses plaies avant de repasser devant les maisons.

XXX.

Denis du *Frondivâ* cassait du sucre sur le dos de Cadet ; en passant dans le pâturage du verger de la ferme de *Hoûlleû*, il avait remarqué par terre des rameaux de pommiers que le vent avait détachés des arbres et, dans ces rameaux, il y en avait des pelés jusqu'à l'aubier, tout blancs.

Le braconnier savait que c'était l'œuvre des lièvres qui apprécient beaucoup la jeune pelure des pommiers et il se promet de mettre un de ses pièges en action.

L'herbe au verger est bien présente autour de la ferme ; c'est une pâture toute plane, plus longue que large, qui contient six verges et qui est entourée par une haie de cornouillers sauvages qu'on élague deux fois par an : au printemps et à l'arrière-saison.

Une vingtaine de pommiers donnant des pommes douces et de celles croquantes, plantés en patte de poule, ont tellement été battus des vents qu'ils sont devenus si cariés et rachitiques que l'on récolterait bien leurs fruits sans dresser une échelle dans leurs branches.

Dans la haie située devant la ferme et entre deux poteaux en chêne du pays, on trouve une grande barrière en hêtre avec arcs-boutants, par où l'on s'en va et l'on rentre avec les attelages. Dans celle de derrière, ce sont deux portes qui donnent accès à des prés et qui sont fabriquées en perches de sapins sciées en rondins, qu'on ferme avec un anneau qui oscille autour d'un morceau de chêne d'un pied, tenu avec un crampon.

Dans la haie située à droite, on trouve une grande brèche, fermée par une barrière constituée par des branches mortes entrelacées qu'on utilise quand on rassemble les vaches pour les traire dans un petit coin de la prairie clôturé à claire-voie.

C'est en cet endroit, sous un pommier, que Denis avait découvert les rameaux pelés ; c'était peut-être par la haie avoisinante que Cadet et la compagnie rentraient dans la prairie du verger. Denis rase les cornouillers pour observer l'entre-deux de chaque souche ; mais il n'y vit ni la plus petite feuille sur le gazon, ni ne découvrit aucun poil emprisonné aux écorces du pied de la haie ; on n'y distinguait pas un passage, rien.

Où mettrait-il bien ses lacets ?

Par où Cadet entraît-il dans la prairie ?

C'était sûrement par la brèche de la haie ; cependant, il n'y avait rien à découvrir là : les pas des gens, des chevaux et des vaches effaçaient tous les jours le passage du lièvre Cadet.

Cette bête-là était bien rusée !

Tout à coup, Denis eut une idée qui le fit rire tout seul. Il essaierait autre chose que ses lacets.

Les lacets, du reste, n'avaient plus la cote avec Cadet ; on aurait dit que le lièvre les évitait, malgré le fait que, lorsqu'il les plaçait, le braconnier mettait des moufles en laine trempées dans une mixture de genêts qui masquait l'odeur de ses mains.

Mais, avec son nouveau système, il comptait piéger notre gibier de potence.

Denis ramassa tous les rameaux qu'il y avait dans la prairie, côté verger ; ensuite, il empoigna une branche basse d'un pommier et, avec une force de cheval, il la secoua tant qu'il put pour faire tomber de nombreux bourgeons.

Quand il partit, il y en avait tout pavés sur le gazon et celui-ci était également parsemé de fleurs rouges, car nous étions au milieu du mois d'avril.

On aurait dit qu'un des pommiers du verger donnait des fruits avant son heure.

XXXI.

Un grondement dans le lointain se fit entendre dans les chênes et les pignons ; la vieille horloge de *Fondrivå* marquait la dernière sonnerie avant l'heure ; alors, comme un clairon qui sonne le rappel, elle sonna douze coups, bien clairs, traînant, espacés de manière égale.

Le fagotier, qui somnolait en chien de fusil, ouvrit à moitié les yeux, les frotta avec ses poings fermés, les deux pouces repliés entre les autres doigts et les paumes de ses mains ; puis Denis s'étira, ouvrant ses bras tout grand comme pour y recevoir quelqu'un et il fit un bâillement comparable à quelqu'un qui en voit faire un à son voisin.

Il regarda l'horloge.

« Minuit ! ; ce sera pour cette nuit ! », pensa-t-il.

Et il se leva, mit sa casquette à rabats, dépendit sa carabine du mur, entre l'entrée et la fenêtre, et baissa la lumière.

Le braconnier monta hors du *Fondrivå*, coupa vers les prés *al Sårkêye* et se dirigea vers la porte du pré au verger, où il entra.

Sans tergiverser, il abaissa une des branches basses d'un pommier et, à la force de ses poignets, il se hissa dans l'arbre en un rien de temps. Là, il releva les chiens de son fusil et attendit Cadet.

C'était la deuxième nuit consécutive que Denis épiait le lièvre à l'affût ; hier, il était demeuré dans l'arbre jusqu'à une heure du matin, avec la patience et la science du braconnier, qui sait que les lièvres viennent toujours au même endroit à la même heure, parfois à la même minute.

C'était donc pour aujourd'hui, car hier Denis avait passé la première moitié de la nuit sans rien voir et à présent il passait la seconde et il ne partirait pas sans avoir visé et étendu le rouquin compère, qui viendrait manger les bourgeons qu'il lui avait préparés.

C'était une si belle nuit, que demeurer dehors devenait un vrai plaisir.

La lune, qui en était au dernier du premier quartier, ne luisait pas plus qu'il ne fallait ; mais si même elle avait été couverte, l'homme aux yeux gris, qui voyait de nuit comme de jour, aurait encore, avec le canon de sa carabine, blanchi à la craie, mit une balle à droite ou à gauche de la tête de Cadet, car Denis était un tireur d'exception.

Combien n'en avait-il pas descendu durant sa carrière ?

Maintes et maintes fois !

Et des lapins, alors !, quand il était couché à contre-jour sur le terrain en forme de cuvette et qu'il les tirait aussi vite qu'ils arrivaient au-dessus de la bosse ?

Que même, une fois, il fit un doublé : les deux bêtes vinrent à la rencontre l'une de l'autre en grignotant et, quand elles se croisèrent presque en se touchant, il lâcha son coup qui les atteignit toutes les deux.

Et quand il sifflait légèrement, donc, qu'il les pipait pour les faire écouter, dressés sur leurs pattes arrière, alors il les étendait raides morts avant qu'ils aient le temps de s'enfuir.

Ou bien, quand, par plaisir, il les regardait enfourner toute une gerbée dans leurs petites gueules avant de les occire.

Mais, il n'y tenait guère, aux lapins ; c'était une proie trop facile et leur chair était trop sèche.

Il aimait mieux un lièvre, qui est plus rare, toujours plus méfiant et plus avisé, mais qui a un goût si fin !

Cadet était le deuxième qu'il n'avait pu atteindre ; il valait bien celui qu'on ne voyait plus, la vieille maligne bête qui gîtait dans le bois de *Dôvå*.

Alors, parce qu'il n'avait pu abuser le vieux, que le jeune prenne garde à sa peau ; il lui pendait un danger devant les yeux ; Denis, le fagotier de *Fondrîvå*, le braconnier Denis, avait juré de satisfaire son idée fixe, et par belle ou par laide, il lui fallait Cadet, mort ou vif.

Que disait-il : qu'il lui fallait ?

Mais ne l'avait-il pas, le lièvre roux ?...

Si, puisqu'il était là devant lui, sous un pommier, dans les ramilles.

Et Denis se pencha bien doucement pour pouvoir tirer.

On aurait dit que la bête le savait ; elle changea de place, se mettant de manière à être cachée derrière les grosses branches.

Denis se pencha encore plus fort ; le lièvre se déplaça une seconde fois. Denis

suivit son premier geste et se pencha tellement que son grand corps se tendit. Le braconnier serra la branche où il était à califourchon avec ses deux jambes, mais son poids l'entraîna.

Patatras ! il se retrouva au pied du tronc d'arbre dont le sommet, heureusement, n'était pas trop éloigné du sol. Et Denis, en se relevant comme il pouvait, aperçut quatre lièvres qui prenaient le large par la brèche de la haie.

C'était Cadet qui était en tête et les autres suivaient à la queue leu leu, comme les grues qui passent lors des premières froidures.

Le braconnier Denis en eut pour un long laps de temps avant de réessayer de surprendre le roux poilu de *Nagneûstér*.

Pauvre homme, va, qui portait son bras, qui avait le poing foulé et la tête toute de travers !

Et le coup de fusil, alors, qui partit tout seul, brûlant son paletot !

XXXII.

Denis a dû arrêter d'aller fagoter quelques jours durant et a raconté qu'il était tombé d'un arbre (ce qui était vrai !), un arbre qu'il ébranchait, a déclaré Denis (ce qui était pure invention !).

Martin, le second garde du château, a appris le fin mot de l'histoire par Bertine qu'il courtise ; la fille de Denis a raconté l'affaire à son amoureux, avec la promesse que celui-ci n'en soufflerait mot à personne ; mais, vous savez bien n'est-ce pas, Martin l'a confié à Gaspard le traqueur, celui-ci à Gilles le cocher, qui lui l'a raconté à Barthélemy, le jardinier et puis à un autre et encore à plusieurs autres, si bien que cela allait dépasser nos frontières si on ne s'était dépêché à bien vite couper court à cette histoire.

Celui que ces propos ont le plus perturbé, cela a été le rouquin Pantcho de *dizos lès Hus*.

Pantcho est mineur de métier et natif de Heusy ; c'est un colombophile au sens large ; il s'occupe de coqs, de pinsons, de linottes ; il élève des pigeons ; c'est un tendeur aux périodes de migration d'oiseaux, au filet simple dans l'eau, à la glu dans la neige, au bâton enduit de glu au printemps ; il pêche dès que la saison commence et aussi en période de frai ; jette des cordeaux, imite le chant des oiseaux, chaulé les eaux et en plus c'est un braconnier invétéré qui épie les lièvres, chasse les lapins au furet, attrape les faisans au chanvre avec des hameçons et va jusqu'à dénicher les pigeons ramiers.

Et Pantcho s'est dit qu'on parlait bien trop à Jupille d'un lièvre qu'on ne savait

attraper, aussi il aurait parié devant témoins qu'il évincerait Denis et les autres braconniers qui lorgnaient la bête.

Dans un estaminet, Pantcho a fait rire les buveurs en déclarant un jour : « Demain au clair de lune, le roux Pantcho mettra le roux Cadet en lambeaux. »

Et ce fut le cas ; depuis huit jours, le mineur suivait le lièvre et connaissait par où il passait et où il n'allait pas ; ainsi Pantcho choisit un endroit à sa guise, un endroit où il ne serait pas vu.

C'était *so l'Ayebé*, jouxtant presque le grand fossé. Il y avait là tout près un puits banal, un vieux puits à seau qui n'appartenait à personne et qui était à tout le monde, étant situé dans une parcelle communale, un recoin entre deux sentiers qui se rejoignent *è hêfesse*.

Le puits dépasse de six pieds le sol, bien rond comme sous la surface, maçonné de briques devenues vertes avec le temps, les pluies et l'humidité. Couvert par un toit pointu de bleu foncé, d'au loin vous auriez pu le prendre, avec son chapeau, pour un dizeau de froment qui a été oublié aux champs. La mousse croît au-dessus et à l'intérieur, sur le linteau de soutien ; là où la chaîne y pend, un rouge-gorge revient chaque année élever ses jeunes.

Devant, une pierre bleue de six pouces d'épaisseur entre en terre puis ressort d'un mètre et est soutenue au-dessus par un gros contrefort en chêne bien abîmé au milieu, tant on s'y est appuyé pour tirer au puits.

C'est à califourchon sur cette pierre, une jambe dans le vide et l'autre dehors, que Pantcho attendait Cadet.

XXXIII.

La rate fondue et mélangée avec de l'urine de la vessie d'une vieille hase en chaleur faisait sentir l'amour à cinquante pas, là où Pantcho en avait répandue.

Ce jour-là, Cadet avait si bien dormi qu'il avait quitté son gîte à la vesprée.

Le soleil n'avait pas encore disparu et, au fur et à mesure qu'il se couchait, les ombrages des arbres poussaient comme des sots, grandissaient comme des super grands esprits qui se seraient faufiletés dans la nuit qui tombait de l'autre côté.

Avec l'assurance qu'il ne courait aucun danger dans le bois et en attendant l'heure du rendez-vous avec Djolève et Pichou, la gracieuse petite hase de sur les *Piètrèsses* et le lièvre d'*às Fotches de Ri*, le rouquin Cadet allait et venait à travers les taillis et les clairières, s'arrêtant ici pour tondre une touffe de chicorée, s'accroupissant là-bas pour se garantir, quand un merle ou une grive rasait le feuillage des bruyères, pour aller se percher à sa place habituelle.

Et la nuit arriva tout doucement, épaississant le bois toujours plus fort, gagnant tout sur le jour.

Bien vite, il fit nuit et dans l'obscurité, qui lui donnait désormais plus de courage que dans la lumière du jour, Cadet s'en alla sans tarder dans la campagne, du côté opposé au vent qui favorise la croissance, comme une abeille qui se dirige vers sa ruche en paille.

À mi-chemin, une odeur qui s'attardait sur le gazon l'arrêta brusquement dans sa course ; il renifla bien des fois et le sang se mit à bouillonner dans son corps, dans sa tête, dans ses pattes, partout.

Comme l'an dernier, au moment où poussent les arbres, des idées plaisantes, des envies de bombance l'assaillirent ; l'odeur qui s'échappait des herbes le faisait languir, le saoulait et gagnait petit à petit le peu de volonté qui lui restait d'aller plus loin.

Irait-il au rendez-vous ?

Ah ! l'amour, l'amour ! vous êtes responsable de bien des choses !

Et le lièvre avançait lentement vers l'effluve, bien content, éperdu, pas maître de lui, humant l'odeur diffusée là, avec une attention tellement forte qu'il ne vit pas la flamme qui partait du vieux puits banal.

Il sentit comme une brûlure, un pincement au sommet de la tête et immédiatement après : Boum ! un coup, mais un coup qui claqua si fort qu'il étourdit tout. Dans la quiétude de la nuit, le bruit retentit comme le tonnerre et alla mourir bien loin, dans la vallée, sur les tiers, à la campagne, dans le bois.

Cadet fit trois cumulets, se releva meurtri et s'enfuit vers son gîte, vers *Nagueústér* où, avant d'y entrer, il voulut aiguiser ses oreilles l'une sur l'autre, mais il n'y parvint pas.

Il fit alors passer une de ses pattes sur la tête : ce geste lui fit tellement mal que cela lui ôta l'envie de continuer.

Pendant que le lièvre s'enfuyait, Pantcho, qui avait quitté le puits, pensant venir ramasser le gibier, ne trouva qu'un morceau d'oreille qu'on aurait dit coupée au couteau.

« J'ai tiré un cheveu trop haut », pensa-t-il en éteignant sa lampe de poche, et il se mit à rire, en se souvenant qu'il avait gagé mettre le lièvre roux en lambeaux.

En repassant vers le *Fondrivã*, Pantcho alla lier le petit morceau d'oreille de la bête à la clenche de la porte du jardin de Denis le braconnier.

XXXIV.

Ce que la bête souffrit et endura, il n'y a qu'elle et le bon Dieu qui l'ont su.

Le pauvre Cadet gémit et souffrit longtemps du coup fatal qu'il avait reçu et le seul moyen qu'il eut pour se soigner, fut de lécher une de ses pattes avant, puis de la passer bien doucement sur la plaie, qui lui paraissait, en la tâtant, deux fois plus grande qu'elle n'était.

Et cela dura des jours et des nuits, pendant lesquels il ne bougea pas, ni pour boire, ni pour manger, se contentant de grignoter les maigres sanguisorbes et les durs chiendents qui languissaient plutôt que de croître dans sa broussaille.

À cette période, les autres poilus furent bien étonnés de ne plus le voir, et ses camarades d'*às Piètrèsses* et d'*às Fotches de Ri*, les premiers.

De plus, c'était au temps où les herbes sont le plus tendres ; les premières rosées de mai donnent au gazon une saveur bien différente qu'aux autres saisons ; il faisait doux, calme, paisible, les nuits étaient sans lune, sans danger.

Sans danger ?

Ignorants qu'ils étaient, les autres lièvres !

Et pourtant, une nuit, alors que les étoiles scintillaient aux gelées blanches, Cadet se dit : « Arrive que pourra ! », et il se dirigea vers la sortie du buisson noir ; mais là, il recula de douleur, une douleur qui se propagea jusqu'au cœur. Les rosiers sauvages avaient grandi pendant les quelques jours durant lesquels il était demeuré reclus ; le mois de mai les avait fait croître, aussi ils encombraient le passage. Cadet voulut passer en force, mais des épines lui entrèrent dans la plaie et le meurtrirent. Le sang jaillissait comme hors d'une source, à un point tel que le lièvre s'évanouit cette nuit-là. Le lendemain, il n'avait plus ni force ni courage ; il ne pouvait même plus se redresser, car ses pattes tremblaient sous lui.

Et le lièvre roux, quasi exsangue, se laissa aller au découragement, pareil à une personne qui sait qu'elle arrive au bout du rouleau.

Pendant ce temps-là, les lièvres des autres cantons mangeaient quantité d'avoine et de méteil de fourrage ; les oiseaux faisaient leur nid et chantaient à se fendre le gosier ; toutes les feuilles des arbres et des haies prenaient des couleurs d'un vert énergique ; les agneaux blancs sautillaient autour de leur mère ; les herbes avaient toutes de tendres extrémités qui perlaient au petit matin ; les muquets présentaient leurs fleurs au-dessus des feuilles mortes du bois ; les fleurs des lilas jetaient d'enveloppantes exhalaisons ; les bourdons bourdonnaient ; les papillons volaient en jouant ; les boutons des rosiers sauvages des broussailles,

là où Cadet languissait, s'ouvraient tout plats et dentelés, pareils aux larges pâquerettes ; les terres les plus maigres de *dizos lès Brouwîres* avaient jusqu'à des sursauts de vie, comme des bourdonnements de rucher, comme des murmures qu'on entendait mais qu'on ne voyait pas, et les fagotiers de Fayenbois chantaient en pelant les jeunes chênes en sève pour en extraire l'écorce.

Mai riait à la terre tout entière, embellissant les gens, les plantes et les bêtes. Le printemps chantait en tout.

XXXV.

Les grains, ayant bien grandi, avaient vu monter, au niveau de leurs épis, les fleurs de lion, les coquelicots et les bleuets ; le sainfoin, le trèfle et la luzerne avaient déjà connu une première coupe ; les parcelles aux betteraves étaient mises à nu de tous les côtés et les pommes de terre toutes ramassées en tas, que les lièvres n'avaient toujours pas revu Cadet aux champs.

Et pourtant, la bête était hors de danger : sa blessure s'était refermée ; il avait récupéré ses forces et ses jarrets d'acier avaient repris une telle vigueur, qu'en dix bonds, il traversait la large clairière de *Combiè* sur son plus grand côté.

Si le lièvre roux n'allait plus aux champs, c'est parce qu'il voulait vivre d'une autre manière que les autres, non pas que ses vieux camarades l'embêtaient ou qu'il ait été gêné de son oreille amputée ; non, Cadet voulait vivre en ermite, car il avait la certitude qu'on ne peut compter que sur soi-même.

Il était tombé sur une bonne place pas trop éloignée de son bois, dans une terre emblavée.

Là, il avait découvert un herbage qui, nulle part ailleurs au monde, n'avait aussi bon goût, un herbage qui lui mettait du baume au cœur, qui dépassait tout ce qu'il avait connu jusqu'alors.

Il croissait dans la parcelle *Niboudje*, un beau pré qui n'était pas très grand, mais bien situé, au fond d'une petite fondrière au bord d'un ruisselet, tout étroit, un beau pré qui joignait d'un autre côté un bocage moitié charme, moitié noisetiers. Dans la parcelle *Niboudje*, on n'y trouvait ni pommier avec Denis dessus, ni puits abandonné avec Pantcho dedans.

Cadet pouvait y manger du thym à volonté, cette fine bouchée qu'on ne rencontrait nulle part ailleurs que là et qu'on n'y trouvait pas précédemment, du reste, même pas à la lune écoulée.

C'était pour Cadet, bien sûr, que le bon Dieu le faisait croître là !

Il compatissait sûrement aux tourments que la bête avait endurés !

Le meilleur, c'est que les plantes étaient très faciles à découvrir ! Comme par hasard, un bâton grandissait à proximité de chacun, un bâton avec une fine clématite de haie qui pendait autour et qui fleurait tantôt le genêt, parfois la bruyère, une autre fois le sureau et aussi la fougère ou la tanaïsie ou la bryone.

Et le lièvre s'amusaient entre tous les piquets, furetait dans les touffes, rasait ici, tondait là-bas, sautait un bond plus loin pour changer, repicorait à côté, s'asseyait sur son train arrière pour guetter et écouter, retombait sur ses pattes, pour recommencer, heureux de se sentir hors du monde, de se savoir préservé du danger et de la peur.

Seulement, le bonheur, on le sait, est encore de plus courte durée pour les lièvres que pour les gens et, une nuit, vers une heure du matin, notre Cadet se sentit tout à coup retenu au milieu du corps, comme s'il était coincé entre deux souches. Il sauta vers l'avant mais se sentit encore plus maintenu. Il se tourna de côté, tira comme un jeune chien qu'on teste dans les colliers ; mais, plutôt que de se dégager, cela ne fit qu'augmenter sa douleur. Il recommença à droite, puis à gauche, essaya en haut et en bas, battit en retraite, fonça en avant et comprit enfin qu'il était pris.

Alors, comme une bête enragée, il voulut se jeter sur ses reins. Il ne put. Une frayeur, une colère, une folie, tout ce qu'on veut, lui prit. La bête grinçait, grattait, mordait, crachait du feu. Elle commença à tourner autour du bâton et elle tourna tant que le fils de cuivre jaune du lacet s'enroula entièrement sur la baguette maintenant le lacet. Elle détourna et recommença le même jeu. Après un essai, il s'ensuivit dix, vingt, cent autres. Et la bête devenait étourdie ; la bave, qui lui sortait de la gueule et des yeux à vous faire peur, lui jaillissait hors de la tête.

Au bout d'un temps, fatiguée, brisée, exténuée, elle reprit un peu haleine, demeurant à moitié groggy, comme si elle était prête à mourir, puis elle recommença de plus belle, resserrant le nœud coulant du lacet qui lui entraînait dans la chair.

Et cette danse dura jusqu'à ce que le jour se lève et avec lui Pantcho qui, d'au loin, riait dans sa barbe de contentement.

Cadet, se sentant perdu pour de bon, demeura inerte, ne donnant plus signe de vie, se mettant sous la protection de ses pères Pans'lou et la compagnie et de sa mère, la vieille hase *dè bniès d'Noûve-Coûr*.

Quand Pantcho arriva près de lui, il s'accroupit, sentit si la bête avait de la chair et trouva que Cadet était encore tout chaud.

Mais ce que Pantcho ne sentit pas, ce fut le frisson, le courant qui traversa tout le corps de la bête.

« Qu'a-t-il donc dans les doigts, s'avisa Cadet, pour posséder le pouvoir de l'éclair, la force de me faire frémir, de me faire dresser le poil, de me faire remuer mon sang et me donner la chair de poule ? »

Heureusement que cela ne dura guère, car le lièvre roux se serait trahi en s'agitant.

Et Pantcho, qui avait desserré le lacet, dit : « En rentrant, Cadet, j'irai mettre l'oreille qui te reste à Denis de *Fondrivå*. »

Et le braconnier plaça la bête derrière lui pour démonter ses collets, comme il faisait tous les jours au matin.

Quand il se retourna pour ramasser le lièvre et qu'il ne le vit plus, il jura comme un païen qu'il était, invoquant le nom de Dieu.

XXXVI.

Quelqu'un qui s'est toujours regardé coi d'un maître-coup, cela a été Cadet.

Après l'avoir laissé tout démantibulé à forcer, à cogner, braire et crier, voilà qu'on le libère, presque en le cajolant, en le choyant encore ; alors on le pose tout doucement sur le gazon et on le laisse s'échapper sans le faire saigner, sans le meurtrir, sans lui faire le moindre mal d'aucune manière que ce soit.

Qu'est-ce que cela voulait bien dire ?

Ah, si les lièvres pensaient comme les gens, la réponse serait quelquefois aisée et il y a neuf chances sur dix que Cadet ait pensé ceci : « On ne lui en voulait pas ; ce que l'homme venait de faire lui laissait à penser qu'on ne lui en voulait pas ! ».

Et pourquoi ne lui en voulait-on pas ?

Ah, vous voulez le savoir, le pourquoi ?

Mais tout bonnement parce que Cadet n'était pas un lièvre comme les autres. Il était peut-être, comme eux, de chair et d'os, c'est vrai ; seulement, il n'y avait qu'un Cadet pour la ruse (la malice) ; il courait plus vite ; il entendait plus clair ; il voyait le plus loin ; les autres poilus lui obéissaient, le craignaient (sauf Pirou) ; on admirait sa science, sa franchise, sa belle couleur, sa bonne humeur, tout, tout.

N'est-ce pas Cat'lène qui lui avait dit un jour qu'il était beau comme les amours ?

Et les autres lièvres ne l'appelaient-ils pas le roi roux de *Nagueûstêr* ?

Voilà pourquoi Cadet ne craignait rien : il sentait cela ; quelque chose l'attestait. Et dire qu'il lui avait fallu tant de temps pour le ressentir ! Stupide qu'il était !

Oui stupide, ma foi, lui pourtant si malin !

Marlou savait bien ce qu'il faisait, allez, en le choisissant pour le remplacer. Ah, si le lièvre de *Dôvâ* vivait encore, ce serait peut-être lui qui viendrait lui demander conseil à présent !

Et voilà tout ce que le pendard roux se mettait en tête !

Où la bêtise se logeait quand même, jusque dans le cerveau des lièvres !

Je vous demande un peu, pour une bête, d'être devenue aussi prétentieuse qu'une personne ! Vouloir se mêler de raisonner comme un homme ; de penser comme lui, d'avoir des idées aussi sottes, aussi folles que lui ; de se croire le plus malin, le plus écouté, le plus savant, le plus tout !

Il ne s'en serait peut-être manqué de peu pour qu'il fasse comme Tibiè, le maître d'école, qui courut sur le tier *dè djubèt* avec une corde à la gorge, parce qu'on ébruitait qu'on allait pendre haut et court le plus malin du village !

Et le nigaud, qui ne se serait pas mis en tête que des plus rusés que lui avaient échoué, en comptant prendre la fourche (au jeu de quilles) et faire neuf, se serait quelquefois endormi comme un paquet en pensant qu'il valait à lui tout seul autant que plein d'autres rassemblés.

Et que oui, il se serait endormi comme un bienheureux et, comme un jeune enfant, aurait ri aux anges. Et ne se serait-il pas mêlé à faire ce qu'aucun lièvre n'avait encore jamais fait dans sa vie en dormant : des songes dorés, où des sujets lui auraient apporté à boire et à manger, tout ce qu'il aurait demandé, l'auraient léché, embrassé, cajolé, servi jusqu'entre les fesses ?

N'aurait-il pas cru devenir plus important que messire Mâdrè, le renard de *Clèrbwès*, et celui-ci, en l'apercevant, n'aurait-il pas hurlé de peur en s'enfuyant ?

Les chasseurs et les braconniers ne lui auraient-ils pas tiré leur casquette, et Pantcho, qui chiquait, ne lui aurait-il pas demandé la permission de cracher ?

Alors, le comble, ne se serait-il pas réveillé juste à l'heure idéale, entre la nuit et le jour, et puis après cela, avoir eu l'audace de penser que cela n'arrivait qu'à lui ?

Mais les lièvres ne pensent pas du tout comme les humains, et Cadet n'eut aucune idée de folie, de vanité, ni de grandeur, ni de prétention ; non, le peureux Cadet demeura caché ce jour-là, se faisant tout petit, tremblant à tous les bruits ; il tressaillit, s'émut à chaque coup de vent, eut le corps à chair de poule plus d'une fois en se souvenant des attouchements qui le libéraient du lacet ; alors, ses songes ne furent ni dorés, ni rosés, même pas gris comme un temps nuageux, mais noirs comme le cirage ; le cauchemar le meurtrit et le suffoqua tellement dans son

sommeil que lorsqu'il s'éveilla, il ressentit une grande joie d'être encore en vie.

Et pour le montrer, Cadet fit des bonds et des bonds vers la campagne de *Hoûl'leû*, du côté opposé à la parcelle *Niboudje*, le petit pré traversé par un ruisseau et où croissait du thym.

XXXVII.

Un fameux changement s'était produit dans la vie du lièvre roux ; la peur ne le quittait plus ; les idées noires l'assaillaient et des songes absurdes finissaient par le rendre plus peureux qu'un poltron et plus sot qu'une lampe à huile. Si bien qu'un beau jour, il se mit à trembler comme un jeune chien battu et fut forcé de demeurer au gîte, sans pouvoir bouger.

Combien de temps cela dura-t-il ?

Le pauvre Cadet, qui avait eu de la fièvre, n'aurait pu le dire : il ne se souvenait que du jour où il put tenir sur pattes, maigre comme un clou de cercueil, donnant l'impression qu'il avait grandi, tellement il était maigre, car sa peau était tendue sur ses côtes comme un morceau d'étamine sur une passoire à lait.

Cette nuit-là, il ne put grignoter que quelques pointes de coucou qui avait grandi à proximité de son abri, et il resta couché pour ruminer.

La nuit suivante, la faim l'attira un peu plus fort et cela alla toujours mieux, si bien que Cadet se retrouva sur pattes moins d'une lune après qu'il se soit relevé et il put alors se libérer de ses idées noires, oublier sa peur et ses songes affreux disparus comme le mauvais temps, lui ramenant un nouveau désir de vivre, une nouvelle envie de refaire un bail avec les fermiers, qui avaient beaucoup semencé du trèfle, avec les sœurs de Cat'lène et de Djolève qui traversaient prés et champs sans laisser de traces, ni émettre aucune remarque, mais qui pourtant laissaient suffisamment derrière elles pour que le fin roublard repaire l'odeur et puisse les rejoindre en prenant telle direction par-ci et un peu par-là.

À dater de ce jour, Cadet passa une existence cousue de fils d'or. Il mangea comme quatre, dormit tout autant et circula encore plus.

Rien ne l'arrêtait ; sans aucune retenue, il se montrait en plein jour, et le dimanche qui suivit le baptême d'un des enfants du châtelain de Fayenbois, il guetta durant deux tours d'horloge, assis sur son derrière dans une terre à luzerne nouvellement coupée, à regarder passer les gens qui se rendaient à une fête au château. Quelque temps après, on le vit courir devant le convoi ferroviaire qui se dirige vers Herve, traversant ainsi toute la campagne *dès Plins*, s'arrêtant après chaque avance et reprenant sa course quand le machiniste lui jetait des petits

morceaux de houille, histoire de s'amuser avec lui. Ce ne fut qu'un peu avant les ménages de *dizos l'Ille* que le lièvre descendit tout en bas du talus, pour aller passer l'oreille avec ses pattes au beau milieu d'un pré, et cela devant toutes les personnes qui le regardaient du train. Ce jour-là, la renommée de Cadet atteignit Verviers.

Il ne se passait pas une semaine sans que les mineurs de *Hom'vint*, au train matinal, ne le rencontrent deux ou trois fois vers quatre heures et demie sur la grande chaussée ; les marchands de beurre et de lait matinaux de sur les hauteurs le connaissaient comme Barrabas à la passion, et ne comptaient plus les fois qu'ils l'avaient aperçu sur la route ou sur un des accotements et, quand il advenait que durant la journée les enfants aillent cueillir des mûres sauvages, combien de fois n'ont-ils pas vu le poilu roux qui dormait avec les yeux ouverts, dans les orties des talus, tourné au levant, où une douce chaleur qui passait entre les feuilles lui faisait du bien. Et quand Cadet, dérangé, sautait à l'improviste hors des herbes, les enfants prenaient plus peur qu'autre chose, puis en riaient pour jouer aux valeureux ; pendant ce temps-là, le lièvre allait se recoucher ailleurs, quitte à se faire solliciter une fois encore, ou il battait la campagne et allait ça et là parmi les co-teaux, tiers et terres en jachère.

Il devint presque pelé et existe-t-il un chou, un semis de carottes, une salade qu'il n'ait pas mordillé dans les petits jardins de *so lès Brouwîres* ? Sans compter les monceaux de luzerne et de trèfle qu'il engloutit aux champs ; ne voyait-on pas, sur toutes les taupinières, où il allait s'asseoir, de petites billes qui laissaient à penser qu'il y était passé et qu'il s'était bien rassasié dans les environs ?

Il circula comme un vaurien et depuis *so l'Ardoûmont* jusqu'aux *Wêdes dès Dames*, depuis sur *Drwêbe* jusqu'aux *Neûrès-Fontinnes di Tchâmont*, il n'existait aucune hase, vieille ou jeune, qui ne connaisse le roux Cadet de *Nagueûstêr*. Son espèce n'était pas prête à s'éteindre et après le coucher du soleil, au fourrage vert, dans toutes les terres, il ne savait où donner de la tête pour répondre aux petits jeunes levrauts qui criaient « papa » après lui. Sans compter les portées qu'il avait encore le nom d'avoir engendrées on ne sait où.

Cadet ne voulait pas que le monde finisse, n'est-ce pas, et il ne se gênait pas pour déclarer que si les hases pouvaient engendrer à tout moment, ce n'était pas pour les laisser stériles onze lunes sur treize !

Cadet ne voulait pas faire mentir le dicton qui proclame depuis la nuit des temps : « se reproduire comme des lapins » !

Cadet redoublait d'ardeur car ses deux premières années s'étaient passées trop calmement à sa manière.

Cadet se vengeait de Marlou qui l'avait laissé vivre trop longtemps comme un nigaud.

XXXVIII.

C'était la fête à *Neûr broubisse* (noire broussaille).

Voilà environ huit grosses lunes que Cadet y vivait comme un seigneur dans ses terres.

Les coupeurs de bois de chauffage avaient paresé, n'ayant plus donné un coup de cognée, un coup de serpe.

Les gardes aussi l'avaient bien déserté ; ils s'étaient écartés de lui comme d'une mauvaise compagnie, comme mis à l'écart d'un endroit habité par des mauvais esprits.

Les églantiers, les genêts, les fougères et encore beaucoup d'autres plantes sauvages y croissaient à l'abandon, s'y côtoyaient, s'y croisaient, s'enchevêtraient l'une dans l'autre, tissant des fourrés épais qu'aucun œil n'aurait pu percer.

Beaucoup d'espèces d'oiseaux s'étaient installées en ce lieu paisible ; à chaque endroit où une branche de prunellier se divise, sur chaque tronc de houx, sur chaque noisetier, c'était des accenteurs-mouchets, mésanges, fauvettes noires et chardonnerets qui s'y faisaient des cajoleries. Les nichées se touchaient comme si on les avait semées, il n'y manquait même pas celle d'un moineau friquet qui avait pris possession d'un trou dans une branche maîtresse, au-dessus de l'endroit où Cadet dormait.

Les pies que, dans les temps anciens, on délogeait du bois avec les corbeaux, avaient, elles aussi, pris gîte dans une broussaille noire, sans qu'on ne les maltraite ni qu'on les dérange de quelque manière que ce soit.

Et tant que les jours étaient longs, Cadet n'entendait que concerts vocaux, caquetages, pépiements, appels et coups d'aile ; tant que les jours étaient longs, Cadet dormait presque paisiblement, dirais-je bien, sous la garde de tous ces petits camarades-là qui l'auraient prévenu des dangers, du moment qu'il puisse prendre le large. Et quand le geai, qui avait sa nichée dans l'embranchement d'un poirier sauvage, revenait précipitamment dans le buisson, le bec rempli de bêtes noires pour nourrir ses jeunes, Cadet recommençait à somnoler, assuré qu'il ne courait aucun risque, qu'il n'y avait rien de douteux dans le voisinage, car il savait que cet oiseau-là est des plus méfiant.

Ce n'était qu'à l'heure du dîner et quand le temps était pesant, que notre lièvre relevait l'oreille en frémissant et en se demandant pourquoi les chanteurs du bois se taisaient ; il ne comprenait pas, semble-t-il, que ses bienveillants petits voisins se reposent un peu d'avoir tant musiqué.

Alors, longtemps avant la tombée du jour, le roi roux de *Nagueûstêr*, qui avait

si bien dormi, se fauflait hors de son gîte, errait partout dans les taillis et les clairières ; alors il était temps de gagner les campagnes où il allait s'empiffrer, pire qu'un oisif.

Oui, il y avait plus de huit lunes que cette façon de faire durait, un mode de vie sans mésaventure, sans heurs, sans peur ; huit lunes sans que rien ne vienne enlaidir une seule fois les broussailles noires, sans qu'on vienne le déloger.

Et Cadet, que les dangers faisaient maigrir, était devenu bouffi, comme lorsqu'il tétait la vieille hase du bois de *Noûve-Coûr*. On ne l'aurait pas entendu ronchonner pour une vache d'or.

Il finit par croire qu'on l'avait oublié, comme s'il n'existait plus du tout, comme s'il avait quitté ce monde.

Cela le rendit content, heureux.

La pauvre bête, qui ne pensait plus au mal, ne se doutait guère qu'on l'attirait dans une fourberie.

XXXIX.

Le beau temps avait fait son œuvre : les récoltes sur pied avait poussé puis mûri à souhait ; aussi l'année fut précoce et la chasse avancée de quinze jours.

L'almanach des lièvres, l'ortolan, que rien n'avance ni ne recule jamais, lui, n'était encore guère revenu chanter sur les sarclures des pommes de terre, ni sur les javelles d'avoine, au clair de lune, pour prévenir les poilus qu'il était grand temps de se mettre sur leurs gardes, quand un beau jour le tonnerre réveilla Cadet et tous les autres.

C'était par une magnifique et claire matinée durant les dix premiers jours d'août ; partout c'était joie et liesse ; le temps était calme ; le ciel tout bleu, sans nuages ; le bourdon bourdonnait, faisant un vacarme pareil à celui d'un tarare ; la mésange ramageait comme au printemps ; des pigeons volaient en cercle au-dessus de la ferme de *Nagueûstêr* ; sur les fumiers, des coqs chantaient et des poules caquetaient ; la pie jacassait comme une excitée sur les souches d'un vieux tronc de charme ; le geai aiguisait son bec sur une branche de néflier ; une brume blanchâtre s'échappait des fondrières, au-dessus des ruisseaux qui babillaient toutes sortes de doux messages. Bref, c'était l'annonce d'une belle journée d'été, trop belle pour les lièvres mourir !

Et voilà que nos poilus, à peine rentrés de leurs allées et venues de la nuit, à peine endormis, que les aboiements des chiens et les coups de fusils vinrent retentir dans leurs oreilles, qui s'étaient dressées toutes ensemble.

Cadet n'en avait plus qu'une lui, mais c'était bien contre sa volonté ; d'après ce qu'il entendit, il put juger que la terre tremblait tout autour de lui ; devant comme derrière, aussi bien à sa droite que sur sa gauche, il n'y avait pas à dire, c'était ainsi et, bien vite après, César, qui suivait son passage fraîchement battu, fit irruption dans les ronces et s'arrêta devant les roseaux qui, ce jour-là, lui servaient de gîte.

Le lièvre découvert vit, comme dans les plus hideux de ses jours, qu'on en voulait à sa vie, aussi bien les bêtes que les gens.

Soudain, il s'échappa de son gîte pour aboutir de l'autre côté dans de hauts iris des marais, au pied des traqueurs qui en furent estomaqués. La bête fit demi-tour et se retrouva face aux autres hommes de la traque ; il fit de nouveau volte-face, puis s'arrêta, sentant qu'il était enfermé dans un cercle.

Au même moment, Cadet entendit une voix enrouée d'homme articuler un commandement. Une partie des traqueurs pratiquèrent une large ouverture, laissant un côté libre et Cadet passa comme vent et bise dans la brèche qu'on lui proposait de prendre.

Une flamme, de la fumée, un coup qui déchira l'air, voilà ce que Cadet vit et entendit. Dans son échauffement, il ne sentit pas qu'il avait reçu la charge dans une patte avant ; il ne ressentit rien, si ce n'est qu'après un bond, il retombait plus bas d'un côté que de l'autre.

Ce ne fut qu'un quart d'heure plus tard, quand le chien César ne colla plus à sa queue, que le roux Cadet sentit le bobo.

Il alla se coucher dans la terre aux pommes de terre pour lécher sa blessure et se remémorer sa pauvre existence de lièvre.

La matinée se passa dans les pincements et les lancements ; le dessus de sa patte lui brûlait tellement que cela faisait trembler tout un côté de son corps. Dans l'après-midi, la douleur devint plus forte et la soif, toujours cette maudite soif, lui mit le palais en feu. La salive, qui lui aurait fallu pour mouiller sa plaie, lui manquait et la bête se faisait plus de mal que de bien en la léchant.

Cadet passa une affreuse nuit et quand le jour se leva, sa patte blessée était enflée, deux fois plus grosse que l'autre. Autour de la plaie meurtrie, écoscée, déchiquetée, la chair avait grandi ; on y voyait un bourrelet d'un bleu sale.

Ce jour-là, le temps fut des plus calme et le soleil chauffa à faire évaporer l'eau des fontaines.

Ah, si Cadet avait pu, un tant soit peu, en boire un petit coup, si tiède aurait-elle été !

Et dessous l'auvent, constitué par des plants de pommes de terre, il souffrit le martyre de soif, de chaud et de mal, haletant comme si on l'avait mis à bout, tout son corps secoué comme un balancier d'horloge.

Quand le soleil se coucha, le lièvre se sentit gagné par quelque chose de doux, quelque chose qui le soulageait, comme si du sang nouveau lui courait dans les veines. Il huma l'air qui devenait plus frais, et cela lui fit grand bien.

Alors, comme si le bon Dieu avait voulu lui adoucir ces durs moments, devant ses yeux des hallucinations lui apparurent, pareilles à celles des humains.

Il revit le bois, son bois de *Nagueústér*, ce qu'il aimait le plus au monde. Il revit ses campagnes, ses prés, ses pâturages, ses jardins potagers, tout son canton. Il revit aussi les pâtures hors des limites de ses terres, les vignes *dès Hoúlpés, lès Agàs dès Brouwîres*, les sarts *dès Piètrèsses*, les côtes escarpées *di so lès Trîbes*. Et il vit tout cela dans les bons moments comme dans les mauvais : au printemps, en hiver, en été, à l'arrière-saison.

XL.

... À ce moment-là, les fagotiers travaillaient dans la taille *às Frâgnes* ; Cadet n'avait pas osé retourner dans son gîte et en avait choisi un au-dessus *dès Plins*, pour quelques jours. Mais il n'y dormait guère et un rien le réveillait. C'était l'été et il voyait la terre schisteuse *dès Brouwîres* et un grand et long ruban étendu qui coupait les champs en deux : le chemin de Bois-de-Breux. Et ce chemin-là, tout blanc comme de la chaux délitée, faisait tache sur la couleur blonde du seigle vigoureux, bon à faucher. Combien de fois, au-dessus de la route, le vent fit-il monter dans les airs des paquets de poussière, la fit tourner en spirale, pour ensuite l'éparpiller à la volée comme de la poudre, sur les herbes jaunies des ornières !

... Quand il rentrait de ses tournées de mai, le bois avait l'apparence d'un paradis. Des retombées de houpiers cachaient l'intérieur des bouleaux blancs, des tunnels de verdure couraient entre des enfilades de saules marsaults, de noisetiers, de charmes et de lilas. Les loriots sifflaient dans les mirabelliers sauvages et une bonne odeur de fraises flottait autour des coupes, à proximité de parcelles de trèfle blanc au beau milieu d'une campagne remplie de tout. À travers le feuillage, les deux notes du coucou émergeaient tranquilles et sans musique, dans le bavardage de tous les autres oiseaux. Ces jours-là, Cadet rapportait avec lui comme une senteur de plantes, d'herbes piétinées.

... En automne, Cadet changeait de gîte tous les jours. Il n'y avait aucun renforcement, aucun recoin, aucun endroit, aucune cachette, où il n'y eut dormi.

La couleur du feuillage évoluait d'une semaine à l'autre à l'arrière-saison ; les liserons torchés, les chèvrefeuilles sentaient bons ; les cosses des genêts noircissaient comme des épis de seigle englués ; les semences de persil sauvage tombaient par terre et celles des balsamines fauves s'échappaient au loin, quand le vent les faisait claquer une contre l'autre ; les baies de sorbier prenaient une couleur de sang et dessous les merisiers on trouvait déjà des feuilles mortes sur un demi-pied de hauteur.

Sur les trembles et les aulnes, des pinsons s'abattaient bruyamment et reprenaient à la volée pour repartir vers les pays chauds ; plus haut que les petits oiseaux, beaucoup plus haut, presque dans les nuages, des grues et des oies sauvages s'en allaient aussi vers là-bas, à la queue leu leu, constituant un V dont les deux éléments se rejoignaient en tête, formant une image en forme de bec, comme un pain de sucre ou de grands angles comme des ciseaux ouverts au plus large.

Les nuitées étaient vraiment belles à l'arrière-saison et, quand il sortait du bois au sud-ouest, Cadet ne pouvait pas s'empêcher de scruter tout au bout des terres, même au-delà des grands talus et des hauts arbres, qu'on voyait là dans un pays qui apparaissait perdu tellement il était éloigné. Du côté où le soleil se couche, le ciel était souvent teinté d'une riche couleur d'or et on distinguait, courant dessus, des restes de nuages d'un rose vif, quasi rouge. En bas, dans les fondrières de la vallée Sainte-Anne, de larges taches brunes se mariaient avec le vert foncé des haies : c'était l'œuvre des hêtres qui rougissaient avant de jaunir.

... Le bois était comme fatigué, las, endormi sous le soleil brûlant du mois d'août ; les ruisselets qui murmuraient naguère étaient morts, faute de pluie ; seuls les blancs cailloux et les herbes couchées et collées, moitié terre noire, moitié argile, montraient le passage de leur lit à sec ; le feuillage, si vert et reluisant durant les mois précédents, pendait de l'aile, presque mort, sans plus aucune vigueur, manquant de sève ; le terreau du bois, parsemé de fougères rôties, donnait une clarté qui dérangeait les yeux ; sous les feuilles qui se craquelaient de chaleur, des milliers de petites bêtes menaient un brouhaha, un bruissement et, hors de tout cela, il jaillissait ici et là des appels, des petites notes, toutes fines, toutes claires, comme des bruits d'argent.

Que le temps était pesant !

Comme Cadet suffoquait dans sa bruyère !

Le bois était comme fatigué, las, endormi sous le soleil brûlant du mois d'août...

... C'était encore en ce mois-là ; une pluie d'orage était tombée à seau et les arbres de *Nagueústér* en avaient été tellement abreuvés, du pied jusqu'au sommet, qu'ils gouttaient encore le lendemain. Les ruisseaux avaient repris leur cours, un coup d'eau toute jaune, couleur argile, un coup d'eau qui se ruait sur tout, qui couchait à ras de terre les iris des marais, les pervenches, les épiaires des bois, et les fouilles de couleuvres ; un étonnant tourbillon avait arraché un chêne et cassé des branches aux arbres qui avaient le visage au vent ; des profusions de rameaux recouvraient terre et gazon ; d'autres étaient demeurés aux ramilles, sur les buissons, sur les arbrisseaux. Et le tonnerre avait craqué, détruisant un des peupliers de *Combiè-Mostí*.

Cadet s'était échappé, è *Burlandeu*, là où il arriva tout mouillé, tout bassiné, comme si on l'avait jeté à l'eau.

Il demeura un jour et une nuit sans oser rejoindre le bois.

... L'hiver frappait à la porte, une bise mordante finissait d'effeuiller les hêtres du bas. Le murmure des sources se taisait et la glace renfermait les ruisseaux. Le verglas pendait aux arbres et on ne voyait plus de feuilles mortes que celles des chênes qui demeurent jusqu'aux nouvelles. Alors le ciel s'obscurcissait et la neige tombait. Les flocons remplissaient l'air assombri et bien vite les bois et les champs étaient recouverts d'un blanc manteau. Les chemins étaient parsemés de congères ; la quiétude régnait partout. On aurait dit que le monde était mort.

Ces moment-là, Cadet les craignait ; mais aussitôt que les habituelles nuées passaient, roum' doudoum' sur la lune de mars, qui faisait dans la campagne des étendues d'ombrage à côté d'éclatantes surfaces de lumière, Cadet revivait ; l'hiver avait reçu son coup de grâce.

... Le bois avait repris son bel habit du printemps. Un vent favorisant la croissance avait circulé dans le pays, fortifiant les plus petites touffes, grimpant jusqu'au sommet des plus hauts houpriers et redescendant jusqu'au plus profond des fondrières, là où naguère croupissait la neige dans les côtes boisées.

Sous à cette accueillante caresse, les prés avaient reverdi ; les bourgeons à fruit s'étaient montrés ; aussi loin qu'on pouvait voir, ce n'était que pure verdure et fleurs. Le léger terreau du bois était parsemé de muguets ; aux deux rives des ruisseaux, là où l'eau avait jailli hors de leur lit, la terre vivifiée rendait les fougères et les iris des marais plus vigoureux, et on voyait dans les entre-deux une ribambelle de plantes et de fleurs : balsamines des bois, fraisiers, primevères, aïrelles, chicorées sauvages et salicaires aux pistils brillants. Les plantes de coucou y croissaient en touffes pointues comme des parapluies ouverts, plus hautes au milieu que sur les bords.

Et comment ! que Cadet entretenait ses touffes d'herbes. Il les tondait à ras de terre, comme si la faucille les avait rasées.

C'est durant ce printemps que le fermier de *Nagueÿstêr* emblava six arpents de sainfoin. Et la chose la plus heureuse, c'est que la parcelle joignait le bois.

Cela amena encore d'autres souvenirs à Cadet ; alors, ses illusions s'éteignirent et, un moment, un remuage se fit réentendre dans les plants de pommes de terre ; un remuage trop important pour être occasionné par une taupe qui poussait, trop faible pour que ce soit le frottement d'une bête ou d'une personne. Et chaque fois que ce bruit-là se faisait entendre, les grillons se taisaient, comme lorsqu'on marche à côté d'eux.

C'était le lièvre qui s'agitait.

Ensuite, les souffrances le quittèrent et il resta calme, heureux de ne plus ressentir ni le bien ni le mal. Puis, soudainement, ses yeux se troublèrent, faisant la nuit devant lui tout d'un coup ; Cadet se revit plus jeune de nombreuses lunes auparavant et il se souvint de Marlou et de ce que celui-ci lui avait dit avant de le quitter : « Mourir en son gîte, de vieillesse et pas de coups... » comme les autres lièvres...

Les grillons recommencèrent à chanter comme des oiseaux qui grincent ; dans les lignes de légumes, les crapauds se répondirent par leurs appels qui ressemblaient à des plaintes ; dans le *Fossé-gravé*, les grenouilles coassèrent comme des enragées sur les feuilles d'armoise ; une hulotte qui vint se percher sur la souche d'un saule, appela la mort par trois fois et une grosse chauve-souris vola au-dessus des plants de pommes de terre, coupant la terre sur sa longueur et sur sa largeur, comme pour former une croix.

XLI.

C'est l'arrachage des pommes de terre hâtives, des « yeux bleus » et des « neuf semaines » ; les arracheurs sont dans les terres et, grâce à leur bêche, ils les sortent hors des buttes. Les ramasseuses qui suivent, empoignent les plants, les secouent pour détacher les canadas qui tiennent ensemble, puis, avec leurs petits doigts, elles les nettoient et les jettent dans les mannes.

Les mannes sont remplies ; on les vide dans les sacs qui attendent debout tant qu'ils ne sont pas remplis, alors on les charge sur un tombereau culbuté à terre. Fin de journée, on ramène le tout à la ferme où on les étend dans la grange pour qu'elles sèchent avant de les trier.

C'est l'arrachage des pommes de terre hâtives ; cette période dure huit jours,

dix jours et même quinze selon les années ; elle commence vers le milieu de la lune d'août.

Cette année-là, le fermier Gâton a deux bonniers à arracher *so lès Gandès* et voilà qu'arrivés au quart de la terre, les ouvriers découvrent un lièvre mort qui n'a plus qu'une oreille, dont la patte est écoscée et atteinte par les vers.

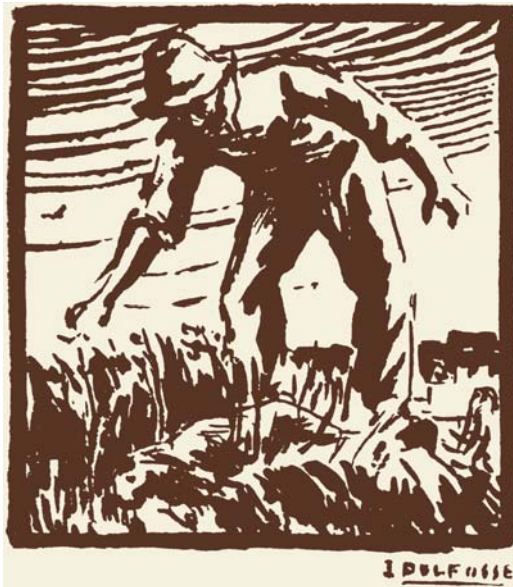
Suite à cette trouvaille, arracheurs et ramasseuses ont stoppé leur travail, se regardant l'un après l'autre, l'air hagard, comme s'ils venaient de vivre un événement, quelque chose qui allait faire du bruit, qui allait mettre en émoi le pays.

La même pensée a fusé dans leur esprit, le même nom est sur toutes les lèvres, mais personne ne dit mot.

Ils venaient de comprendre qu'on les privait de quelqu'un qu'ils voyaient volontiers, que quelqu'un qui les touchaient de près était perdu, qu'ils ne saliveraient plus de plaisir, ni ne riraient plus des bons tours qu'un lièvre rusé jouait au grand nombre de ses ennemis.

Et, intérieurement, ils plainrent la bête ; un sentiment de pitié en faveur du plus faible leur monta au cœur, alors qu'ils ressentaient de la haine contre le fort, contre celui qui avait provoqué la mort d'une connaissance, d'un camarade à eux.

Par quelques coups de bêche, on ouvrit une petite fosse et, avec autant de douceur que de respect, on y coucha Cadet, qu'on recouvrit sans piétiner ni damer la terre, pour que celle-ci lui soit légère.



ŒUVRES DE JEAN LEJEUNE

POÉSIE

- *È manèdje*, recueil de poésies (1903).
- *Vîles èt Vîs*, recueil de sonnets, en collaboration avec E. Jacquemotte (1905).

TRAVAUX DIVERS

- *Glossaire toponymique de Jupille*, avec E. Jacquemotte (1907).
- *Glossaire toponymique de Beaufays*, avec E. Jacquemotte et E. Monseur (1909).
- *La toponymie de la Commune d'Ayeneux* (1909).
- *La toponymie de la Commune de Magnée* (1912).
- *La toponymie d'Ambresin*, en collaboration avec Jules Gavache (1913).
- *Dépouillement toponymique des archives de la Commune de Seraing*.
- *Vocabulaire de chaudronnier en fer et en acier* (1901).
- *Vocabulaire de sport colombophile* (1902).
- *Vocabulaire du fabricant de fonte, de fer et d'acier* (1903).
- *Vocabulaire de lavandières et repasseuses*, en collaboration avec E. Jacquemotte (1904).
- *Vocabulaire du briquetier*, en collaboration avec E. Jacquemotte (1904).
- *Vocabulaire de coquelé*, en collaboration avec E. Jacquemotte (1904).
- *Vocabulaire de pinsoné*, en collaboration avec E. Jacquemotte (1906).

THÉÂTRE

- *Bèrtine*, comédie en 1 acte (1900).
- *Lucèye*, comédie en 1 acte (1901).
- *Li pris Halkin*, comédie en 1 acte (1902).
- *Li fèye dè fab'neû*, drame en 3 actes, en collaboration avec E. Jacquemotte (1902).
- *In' an après*, drame en 1 acte, en collaboration avec E. Jacquemotte (1902).
- *Colèye èt Mayon*, comédie en 1 acte (1903).
- *Lès Guérinets*, comédie en 1 acte, en collaboration avec E. Jacquemotte (1904).
- *Moncheû l'Avant-Gâr*, comédie en 1 acte, en collaboration avec E. Jacquemotte.
- *Li Grimbiè-molin*, pièce en vers en 3 actes (1912).
- *Dizos leûs botes*, drame en 3 actes (1919).
- *Par amoûr dèl tère*, comédie en 3 actes (1922).
- *Routène èt progrès*, comédie en 3 actes (1923).
- *À treûs vîs omes*, comédie en 3 actes (1926).
- *Amon Pouma*, comédie en 3 actes, en collaboration avec E. Jacquemotte (1927).
- *Pris d' Rome*, comédie en 3 actes (1928).
- *À Beneûchamp*, comédie en 3 actes (1928).
- *Al cîuse dè Trèfoncîr*, drame en 1 acte (1928).
- *Al fine bètchèye*, comédie en 1 acte (1937).
- *Tonète*, pièce en 3 actes (1938).
- *So l'éle dè boneûr*, comédie en 1 acte.
- *Madame Lombâr*, comédie en 3 actes.
- *Vîreûse*, comédie en 1 acte.
- *Po n'nin fayi*, pièce en 1 acte.
- *Colas Bouboute*, comédie en 3 actes.
- *Po manier Léyontine*, comédie en 3 actes.
- *Tot bwès s' tchèrèye* – *R'mède conte l'amoûr* – *Matile Detombé* – *Lès fâs vizèdjes* – *Li vòye di l'oneûr* – *Ane-Marèye* – *D'on seûl tinant* – *D'avou mâ toûrné* – *Donèye si vout co marier* – *Po wârdèr l'molin*
(...)

